

Épreuve anticipée de FRANÇAIS ORAL  
- DESCRIPTIF DES LECTURES ET ACTIVITÉS -

SCOLAIRE - PREMIÈRE

- à compléter en MAJUSCULES -

série	L
division de classe *	602
* code division de classe utilisé pour les inscriptions sur Inscrinet (code à trois chiffres commençant par 6 ou bien codification interne)	
nom de l'établissement	ALAIN-FOURNIER
localité	BOURGES

Visa du professeur	Visa du chef d'établissement et cachet de l'établissement
--------------------	--

Séquence n° 1, LE MYTHE BAUDELAIRIEN DE LA FEMME DANS *LES FLEURS DU MAL*, 1857-1861

Objet(s) d'étude : Écriture poétique et quête du sens

Problématique : *Comment la femme chez Baudelaire est-elle une figure mythique, mère, muse, amante, maîtresse fantasmatique ?***Première partie : l'exposé****Œuvre intégrale : *LES FLEURS DU MAL***

Analyse de poèmes

✓ « **Parfum exotique** », manuel p. 346

avec sa lecture par Michel Piccoli

cf. <https://youtu.be/h3xHqqqDnS4>✓ « **A une passante** »

avec sa mise en musique par Léo Ferré,

cf. [https://youtu.be/DJRrY6m\\_kgE](https://youtu.be/DJRrY6m_kgE)

par Georges Chelon cf.

[http://www.deoudekrantenlezer.nl/beelden.php?boek\\_id=88](http://www.deoudekrantenlezer.nl/beelden.php?boek_id=88)✓ « **Les métamorphoses du vampire** »

avec sa mise en musique par Léo Ferré

cf. <https://youtu.be/fZVJGjmpBXU>✓ « **Une charogne** »

avec sa mise en musique par Léo Ferré,

cf. [https://youtu.be/DJRrY6m\\_kgE](https://youtu.be/DJRrY6m_kgE)

par Blaze,

cf. <https://www.youtube.com/watch?v=pb4fsOYipul>

cf. sa mise en image par Olivier Berry

cf. <https://youtu.be/IrBvNGwGLqQ>✓ « **À une dame créole** »**Seconde partie : l'entretien****Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive***Fusées* I, III, XVIII, extraits, 1851*Mon cœur mis à nu*, extraits, 1864*Spleen de Paris*, 1869

✓ XVII. « Un hémisphère dans une chevelure »

✓ XXV La belle Dorothée

✓ XLIII. « Le Galant Tireur »

✓ XLIV. « La Soupe et les Nuages »

Autres poètes

✓ Chassignet, *Le Mépris de la vie et consolation contre la mort*, « Mortel pense quel est dessous la couverture », 1594.✓ Nerval, « Une allée du Luxembourg », *Odelettes*, 1832, manuel p. 325**Activités complémentaires :**

✓ Écriture personnelle d'un poème (en prose ou en vers) sur la rencontre, placé dans le dossier de l'élève

✓ Illustration possible d'un des quatre poèmes étudiés, placé dans le dossier de l'élève

✓ Anthologie poétique personnelle sur la femme dans *Les Fleurs du mal*

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

avec sa mise en musique par Antonio Santana, Rodrigo Couras, Bernadette Mercier cf. <a href="https://youtu.be/tXcACVvqVY0">https://youtu.be/tXcACVvqVY0</a> et celle de Jean-Loup Duynslaeger cf. <a href="https://youtu.be/bzpWws4M0LU">https://youtu.be/bzpWws4M0LU</a>	
--	--

**Texte 1. Fusées, 1851**

✓ *Fusées I*

L'amour, c'est le goût de la prostitution. Il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la Prostitution. Qu'est-ce que l'art? Prostitution.

✓ *Fusées III*

Moi je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. – Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve tout volupté.

✓ *Fusées XVIII*

Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser: les latrines publiques et les femmes. Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

**Texte 2. Mon cœur mis à nu, 1864**

La femme est le contraire du Dandy. Donc elle doit faire horreur. La femme a faim, et elle veut manger ; soif, et elle veut boire. Elle est en rut, et elle veut être foutue. Le beau mérite !

La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable.

Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy.

La femme ne sait pas séparer l'âme du corps. Elle est simpliste, comme les animaux. - Un satirique dirait que c'est parce qu'elle n'a que le corps.

De la nécessité de battre les femmes.

**Texte 3. Spleen de Paris, 1869**

✓ *XVII. Un hémisphère dans une chevelure*

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure, je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

✓ *XXV La belle Dorothee*

Le soleil accable la ville de sa lumière droite et terrible ; le sable est éblouissant et la mer miroite. Le monde stupéfié s'affaisse lâchement et fait la sieste, une sieste qui est une espèce de mort savoureuse où le dormeur, à demi éveillé, goûte les voluptés de son anéantissement.

Cependant Dorothee, forte et fière comme le soleil, s'avance dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire.

Elle s'avance, balançant mollement son torse si mince sur ses hanches si larges. Sa robe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.

Son ombrelle rouge, tamisant la lumière, projette sur son visage sombre le fard sanglant de ses reflets.

Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux. De lourdes pendeloques gazouillent secrètement à ses mignonnes oreilles.

De temps en temps la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe ; et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l'Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. Car Dorothee est si prodigieusement coquette, que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers.

Elle s'avance ainsi, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté.

À l'heure où les chiens eux-mêmes gémissent de douleur sous le soleil qui les mord, quel puissant motif fait donc aller ainsi la paresseuse Dorothee, belle et froide comme le bronze ?

Pourquoi a-t-elle quitté sa petite case si coquettement arrangée, dont les fleurs et les nattes font à si peu de frais un parfait boudoir ; où elle prend tant de plaisir à se peigner, à fumer, à se faire éventer ou à se regarder dans le miroir de ses grands éventails de plumes, pendant que la mer, qui bat la plage à cent pas de là, fait à ses rêveries indécises un puissant et monotone accompagnement, et que la marmite de fer, où cuit un ragoût de crabes au riz et au safran, lui envoie, du fond de la cour, ses parfums excitants ?

Peut-être a-t-elle un rendez-vous avec quelque jeune officier qui, sur des plages lointaines, a entendu parler par ses camarades de la célèbre Dorothee. Infailliblement elle le priera, la simple créature, de lui décrire le bal de l'Opéra, et lui demandera si on peut y aller pieds nus, comme aux danses du dimanche, où les vieilles Cafrines elles-mêmes deviennent ivres et furieuses de joie ; et puis encore si les belles dames de Paris sont toutes plus belles qu'elle.

Dorothee est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite sœur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle ! elle réussira sans doute, la bonne Dorothee ; le maître de l'enfant est si avare, trop avare pour comprendre une autre beauté que celle des écus !

#### ✓ XLIII. « *Le Galant Tireur* »

Comme la voiture traversait le bois, il la fit arrêter dans le voisinage d'un tir, disant qu'il lui serait agréable de tirer quelques balles pour tuer le Temps. Tuer ce monstre-là, n'est-ce pas l'occupation la plus ordinaire et la plus légitime de chacun ? – Et il offrit galamment la main à sa chère, délicieuse et exécrationnelle femme, à cette mystérieuse femme à laquelle il doit tant de plaisirs, tant de douleurs, et peut-être aussi une grande partie de son génie.

Plusieurs balles frappèrent loin du but proposé ; l'une d'elles s'enfonça même dans le plafond ; et comme la charmante créature riait follement, se moquant de la maladresse de son époux, celui-ci se tourna brusquement vers elle, et lui dit : « Observez cette poupée, là-bas, à droite, qui porte le nez en l'air et qui a la mine si hautaine. Eh bien ! cher ange, je me figure que c'est vous. » Et il ferma les yeux et il lâcha la détente. La poupée fut nettement décapitée.

Alors s'inclinant vers sa chère, sa délicieuse, son exécrationnelle femme, son inévitable et impitoyable Muse, et lui baisant respectueusement la main, il ajouta : « Ah ! mon cher ange, combien je vous remercie de mon adresse ! »

#### ✓ XLIV. « *La Soupe et les Nuages* »

Ma petite folle bien-aimée me donnait à dîner, et par la fenêtre ouverte de la salle à manger je contemplais les mouvantes architectures que Dieu fait avec les vapeurs, les merveilleuses constructions de l'impalpable. Et je me disais, à travers ma contemplation : « – Toutes ces fantasmagories sont presque aussi belles que les yeux de ma belle bien-aimée, la petite folle monstrueuse aux yeux verts. »

Et tout à coup je reçus un violent coup de poing dans le dos, et j'entendis une voix rauque et charmante, une voix hystérique et comme enrouée par l'eau-de-vie, la voix de ma chère petite bien-aimée, qui disait : « – Allez-vous bientôt manger votre soupe, sale bougre de marchand de nuages ? »

**Autres poètes :** Chassignet, « Mortel, pense quel est dessous la couverture », *Le mespris de la vie et consolation contre la mort*, 1594

Mortel, pense quel est dessous la couverture  
D'un charnier mortuaire un cors mangé de vers,  
Descharné, desnervé, où les os descouverts,  
Depoulpez, desnouez, délaissent leurs jointure ;

Icy l'une des mains tombe de pourriture,  
Les yeux d'autre costé destournez à l'envers  
Se distillent en glaire, et les muscles divers  
Servent aux vers goulus d'ordinaire pasture ;

Le ventre deschiré cornant de puanteur  
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,  
Et le né my-rongé difforme le visage ;

Puis connoissant l'estat de ta fragilité,  
Fonde en Dieu seulement estimant vanité  
Tout ce qui ne te rend plus scavant et plus sage.

Séquence n° 2. Roman de la vengeance. *LA COUSINE BETTE*, BALZAC, 1846.

Objet(s) d'étude : Le roman et ses personnages

Problématique : Comment Balzac joue-t-il du topos de la vengeance dans *La Cousine Bette* ?*Première partie : l'exposé**Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :*

- **Œuvre intégrale :**
  - **Analyses d'extraits :**
    - ✓ IV-V : «- Eh bien ! madame, est-ce à cinquante-deux ans qu'on retrouve un pareil trésor ? [...] Voilà tout ! »
    - ✓ IX : « La cousine Bette, avec qui causait Hortense [...] où elle vivait à sa guise »
    - ✓ XLIX:«—Parlez bas!—que me voulez- vous ? dit Val rie sur deux tons en regardant Crevel avec un air où la hauteur se mêlait au mépris [...] Rentre, ma duchesse ! »
    - ✓ XC : « Crevel joignit les mains [...] je vais te la secouer, moi ! »
    - ✓ CXXII : « La délicate Valérie [...] dit Lisbeth en pleurant. »

*Seconde partie : l'entretien**Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :*

- Analyse des mécanismes de la vengeance

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :*

- **Œuvre intégrale :**
  - ✓ Emily Brontë, *Les Hauts de Hurlevent*, 1847, traduction libre.
- ✓ **Textes et documents complémentaires**
  - ✓ Extraits de la *Cousine Bette*, cf. doc.
  - ✓ Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Lettres CLXXIII et CLXXV, extraits.
- ✓ **iconographiques**
  - ✓ *Envie*, Giotto, XIV<sup>e</sup> siècle
  - ✓ Illustrations de George Caïn, édition de 1888
- ✓ **Vidéos**
  - ✓ *La Cousine Bette*, Yves-André Hubert, (1964), 1 h 55 min, extraits
  - ✓ *Les Hauts de Hurlevent*, Peter Kosminsky, (1992), 1h 46m

*Première partie : l'exposé*

**L.A. 1. IV Attendrissement subit du parfumeur**

-- Eh bien ! madame, est-ce à cinquante-deux ans qu'on retrouve un pareil trésor ? À cet âge, l'amour coûte trente mille francs par an [environ 150 000 euros], j'en ai su le chiffre par votre mari, et moi, j'aime trop Célestine pour la ruiner. Quand je vous ai vue, à la première soirée que vous nous avez donnée, je n'ai pas compris que ce scélérat de Hulot entretînt une Jenny Cadine... Vous aviez l'air d'une impératrice. Vous n'avez pas trente ans, madame, reprit-il, vous me paraissez jeune, vous êtes belle. Ma parole d'honneur, ce jour-là j'ai été touché à fond, je me disais : « Si je n'avais pas ma Josépha, puisque le père Hulot délaisse sa femme, elle m'irait comme un gant. » (Ah ! pardon ! c'est un mot de mon ancien état. Le parfumeur revient de temps en temps, c'est ce qui m'empêche d'aspirer à la députation). Aussi, lorsque j'ai été si lâchement trompé par le baron, car entre vieux drôles comme nous, les maîtresses de nos amis devraient être sacrées, me suis-je juré de lui prendre sa femme. C'est justice. Le baron n'aurait rien à dire, et l'impunité nous est acquise. Vous m'avez mis à la porte comme un chien galeux aux premiers mots que je vous ai touchés de l'état de mon cœur ; vous avez redoublé par là mon amour, mon entêtement, si vous voulez, et vous serez à moi.

-- Et comment ?

-- Je ne sais pas, mais ce sera. Voyez-vous, madame, un imbécile de parfumeur (retiré !) qui n'a qu'une idée en tête, est plus fort qu'un homme d'esprit qui en a des milliers. Je suis toqué de vous, et vous êtes ma vengeance ! c'est comme si j'aimais deux fois. Je vous parle à cœur ouvert, en homme résolu. De même que vous me dites : « je ne serai pas à vous, » je cause froidement avec vous. Enfin, selon le proverbe, je joue cartes sur table. Oui, vous serez à moi, dans un temps donné... Oh ! vous auriez cinquante ans, vous seriez encore ma maîtresse. Et ce sera, car moi j'attends tout de votre mari...

Madame Hulot jeta sur ce bourgeois calculateur un regard si fixe de terreur, qu'il la crut devenue folle, et il s'arrêta.

-- Vous l'avez voulu, vous m'avez couvert de votre mépris, vous m'avez défié, j'ai parlé ! dit-il en éprouvant le besoin de justifier la sauvagerie de ses dernières paroles.

-- Oh ! ma fille, ma fille ! s'écria la baronne d'une voix de mourante.

-- Ah ! je ne connais plus rien ! reprit Crevel. Le jour où Josépha m'a été prise, j'étais comme une tigresse à qui l'on a enlevé ses petits... Enfin, j'étais comme je vous vois en ce moment. Votre fille ! c'est, pour moi, le moyen de vous obtenir. Oui, j'ai fait manquer le mariage de votre fille !... et vous ne la marierez point sans mon secours ! Quelque belle que soit mademoiselle Hortense, il lui faut une dot...

-- Hélas ! oui ! dit la baronne en s'essuyant les yeux.

-- Eh bien ! essayez de demander dix mille francs au baron, reprit Crevel qui se remit en position.

Il attendit pendant un moment, comme un acteur qui marque un temps.

-- S'il les avait, il les donnerait à celle qui remplacera Josépha ! dit-il en forçant son medium. Dans la voie où il est, s'arrête-t-on ? Il aime d'abord trop les femmes ! (Il y a en tout un juste milieu, comme a dit notre Roi.) Et puis la vanité s'en mêle ! C'est un bel homme ! Il vous mettra tous sur la paille pour son plaisir. Vous êtes déjà d'ailleurs sur le chemin de l'hôpital. Tenez, depuis que je n'ai mis les pieds chez vous, vous n'avez pas pu renouveler le meuble de votre salon. Le mot gêne est vomi par toutes les lézardes de ces étoffes. Quel est le gendre qui ne sortira pas épouvanté des preuves mal déguisées de la plus horrible des misères, celle des gens comme il faut ? J'ai été boutiquier, je m'y connais. Il n'y a rien de tel que le coup d'œil du marchand de Paris pour savoir découvrir la richesse réelle et la richesse apparente.... Vous êtes sans le sou, dit-il à voix basse. Cela se voit en tout, même sur l'habit de votre domestique. Voulez-vous que je vous révèle d'affreux mystères qui vous sont cachés ?...

-- Monsieur, dit madame Hulot qui pleurait à mouiller son mouchoir, assez ! assez !

-- Eh bien ! mon gendre donne de l'argent à son père, et voilà ce que je voulais vous dire, en débutant, sur le train de votre fils. Mais je veille aux intérêts de ma fille... soyez tranquille.

-- Oh ! marier ma fille et mourir !... dit la malheureuse femme qui perdit la tête.

-- Eh bien ! en voici le moyen ? reprit Crevel.

Madame Hulot regarda Crevel avec un air d'espérance qui changea si rapidement sa physionomie, que ce seul mouvement aurait dû attendrir Crevel et lui faire abandonner son projet ridicule.

V. Comment on peut marier les belles filles sans fortune

-- Vous serez belle encore dix ans, reprit Crevel en position, ayez des bontés pour moi, et mademoiselle Hortense est mariée. Hulot m'a donné le droit, comme je vous disais, de poser le marché, tout crûment, et il ne se fâchera pas. Depuis trois ans, j'ai fait valoir mes capitaux, car mes fredaines ont été restreintes. J'ai trois cent mille francs de gain en dehors de ma fortune, ils sont à vous...

-- Sortez, monsieur, dit madame Hulot, sortez, et ne reparaissez jamais devant moi. Sans la nécessité où vous m'avez mise de savoir le secret de votre lâche conduite dans l'affaire du mariage projeté pour Hortense... Oui, lâche... reprit-elle à un geste de Crevel. Comment faire peser de pareilles inimitiés sur une pauvre fille, sur une belle et innocente créature ?... Sans cette nécessité qui poignait mon cœur de mère, vous ne m'auriez jamais reparlé, vous ne seriez plus rentré chez moi. Trente-deux ans d'honneur, de loyauté de femme ne périront pas sous les coups de monsieur Crevel...

-- Ancien parfumeur, successeur de César de Birotteau, à la Reine des Roses, rue Saint-Honoré, dit railleusement Crevel, ancien adjoint au maire, capitaine de la garde nationale, chevalier de la Légion-d'Honneur, absolument comme mon prédécesseur...

-- Monsieur, reprit la baronne, monsieur Hulot, après vingt ans de constance, a pu se lasser de sa femme, ceci ne regarde que moi ; mais vous voyez, monsieur, qu'il a mis bien du mystère à ses infidélités, car j'ignorais qu'il vous eût succédé dans le cœur de mademoiselle Josépha...

-- Oh ! s'écria Crevel, à prix d'or, madame... Cette fauvette lui coûte plus de cent mille francs depuis deux ans. Ah ! ah ! vous n'êtes pas au bout...

-- Trêve à tout ceci, monsieur Crevel. Je ne renoncerai pas pour vous au bonheur qu'une mère éprouve à pouvoir embrasser ses enfants sans se sentir un remords au cœur, à se voir respectée, aimée par sa famille, et je rendrai mon âme à Dieu sans souillure...

-- Amen ! dit Crevel avec cette amertume diabolique qui se répand sur la figure des gens à prétention quand ils ont échoué de nouveau dans de pareilles entreprises. Vous ne connaissez pas la misère à son dernier période, la honte.. le déshonneur... J'ai tenté de vous éclairer, je voulais vous sauver, vous et votre fille !... eh bien ! vous épèlez la parabole moderne du père prodigue, depuis la première jusqu'à la dernière lettre. Vos larmes et votre fierté me touchent, car voir pleurer une femme qu'on aime, c'est affreux !... dit Crevel en s'asseyant. Tout ce que je puis vous promettre, chère Adeline, c'est de ne rien faire contre vous, ni contre votre mari ; mais n'envoyez jamais aux renseignements chez moi. Voilà tout !

### **L. A. 2 IX. Un caractère de vieille fille**

La cousine Bette, avec qui causait Hortense, regardait de temps en temps pour savoir quand elles pourraient rentrer au salon ; mais sa jeune cousine la lutinait si bien de ses questions au moment où la baronne rouvrit la porte-fenêtre, qu'elle ne s'en aperçut pas.

Lisbeth Fischer, de cinq ans moins âgée que Mme Hulot, et néanmoins fille de l'aîné des Fischer, était loin d'être belle comme sa cousine ; aussi avait-elle été prodigieusement jalouse d'Adeline. La jalousie formait la base de ce caractère plein d'excentricités, mot trouvé par les Anglais pour les folies non pas des petites, mais des grandes maisons. Paysanne des Vosges, dans toute l'extension du mot, maigre, brune, les cheveux d'un noir luisant, les sourcils épais et réunis par un bouquet, les bras longs et forts, les pieds épais, quelques verrues dans sa face longue et simiesque, tel est le portrait concis de cette vierge.

La famille, qui vivait en commun, avait immolé la fille vulgaire à la jolie fille, le fruit âpre à la fleur éclatante. Lisbeth travaillait à la terre, quand sa cousine était dorlotée ; aussi lui arriva-t-il un jour, trouvant Adeline seule, de vouloir lui arracher le nez, un vrai nez grec que les vieilles femmes admiraient. Quoique battue pour ce méfait, elle n'en continua pas moins à déchirer les robes et à gâter les collerettes de la privilégiée.

Lors du mariage fantastique de sa cousine, Lisbeth avait plié devant cette destinée, comme les frères et les sœurs de Napoléon plièrent devant l'éclat du trône et la puissance du commandement. Adeline, excessivement bonne et douce, se souvint à Paris de Lisbeth, et l'y fit venir, vers 1809, dans l'intention de l'arracher à la misère en l'établissant. Dans l'impossibilité de marier aussitôt qu'Adeline l'eût voulu cette fille aux yeux noirs, aux sourcils charbonnés, et qui ne savait ni lire ni écrire, le baron commença par lui donner un état ; il mit Lisbeth en apprentissage chez les brodeurs de la cour impériale, les fameux Pons frères.

La cousine, nommée Bette par abréviation, devenue ouvrière en passementerie d'or et d'argent, énergique à la manière des montagnards, eut le courage d'apprendre à lire, à compter et à écrire ; car son cousin, le baron, lui avait démontré la nécessité de posséder ces connaissances pour tenir un établissement de broderie. Elle voulait faire fortune : en deux ans, elle se métamorphosa. En 1811, la paysanne fut une assez gentille, une assez adroite et intelligente première demoiselle. [...]

Au moment où la cousine Bette, la plus habile ouvrière de la maison Pons, où elle dirigeait la fabrication, aurait pu s'établir, la déroute de l'Empire éclata. L'olivier de la paix que tenaient à la main des Bourbons effraya Lisbeth, elle eut peur d'une baisse dans ce commerce, qui n'allait plus avoir que quatre-vingt-six au lieu de cent trente-trois départements à exploiter, sans compter l'énorme réduction de l'armée. Épouvantée enfin par les diverses chances de l'industrie, elle refusa les offres du baron, qui la crut folle. Elle justifia cette opinion en se brouillant avec M. Rivet, acquéreur de la maison Pons, à qui le baron voulait l'associer, et elle redevint simple ouvrière.

La famille Fischer était alors retombée dans la situation précaire d'où le baron Hulot l'avait tirée. [...]

Ces malheurs de famille, la disgrâce du baron Hulot, une certitude d'être peu de chose dans cet immense mouvement d'hommes, d'intérêts et d'affaires, qui fait de Paris un enfer et un paradis, domptèrent la Bette. Cette fille perdit alors toute idée de lutte et de comparaison avec sa cousine, après en avoir senti les diverses supériorités ; mais l'envie resta caché dans le fond du cœur, comme un germe de peste qui peut éclore et ravager une ville, si l'on ouvre le fatal ballot de laine où il est comprimé. De temps en temps, elle se disait bien :

— Adeline et moi, nous sommes du même sang, nos pères étaient frères, elle est dans un hôtel, et je suis dans une mansarde.

Mais, tous les ans, à sa fête et au jour de l'an, Lisbeth recevait des cadeaux de la baronne et du baron ; le baron, excellent pour elle, lui payait son bois pour l'hiver ; le vieux général Hulot la recevait un jour à dîner, son couvert était toujours mis chez sa cousine. On se moquait bien d'elle, mais on n'en rougissait jamais. On lui avait enfin procuré son indépendance à Paris, où elle vivait à sa guise.

### **L.A. 3. XC. Autre guitare**

Crevel joignit les mains.

— Ah ! il faudrait pénétrer dans mon cœur, y mesurer l'étendue de mes convictions, pour savoir tout ce que je vous sacrifie !... Je sens en moi l'étoffe d'une Madeleine. Aussi, voyez de quel respect j'entoure les prêtres ! Comptez les présents que je fais à l'église ! Ma mère m'a élevée dans la foi catholique, et je comprends Dieu ! C'est à nous autres perverties qu'il parle le plus terriblement.

Valérie essuya deux larmes qui roulèrent sur ses joues. Crevel fut épouvanté ; Mme Marneffe se leva, s'exalta.

— Calme-toi, ma louloute !... tu m'effrayes !

Mme Marneffe tomba sur ses genoux.

— Mon Dieu ! je ne suis pas mauvaise ! dit-elle en joignant les mains. Daignez ramasser votre brebis égare, frappez-la, meurtrissez-la, pour la reprendre aux mains qui la font infâme et adultère, elle se blottira joyeusement sur votre épaule ! elle reviendra tout heureuse au bercail !

Elle se leva, regarda Crevel, et Crevel eut peur des yeux blancs de Valérie.

— Et puis, Crevel, sais-tu ? moi, j'ai peur, par moments... La justice de Dieu s'exerce aussi bien dans ce bas monde que dans l'autre. Qu'est-ce que je peux attendre de bon de Dieu ? Sa vengeance fond sur le coupable de toutes les manières ; elle emprunte tous les caractères du malheur. Tous les malheurs que ne s'expliquent pas les imbéciles sont des expiations. Voilà ce que me disait ma mère à son lit de mort, en me parlant de sa vieillesse. Et si je te perdais !... ajouta-t-elle en saisissant Crevel par une étreinte d'une sauvage énergie, ah ! j'en mourrais !

Mme Marneffe lâcha Crevel, s'agenouilla de nouveau devant son fauteuil, joignit les mains (et dans quelle pose ravissante !), et dit avec une incroyable onction la prière suivante :

— Et vous, sainte Valérie, ma bonne patronne, pourquoi ne visitez-vous pas plus souvent le chevet de celle qui vous est confiée ? Oh ! venez ce soir, comme vous êtes venue ce matin, m'inspirer de bonnes pensées, et je quitterai le mauvais sentier ; je renoncerai, comme Madeleine, aux joies trompeuses, à l'éclat menteur du monde, même à celui que j'aime tant !

— Ma louloute ! dit Crevel.

— Il n'y a plus de louloute, monsieur !

Elle se retourna fière comme une femme vertueuse ; et, les yeux humides de larmes, elle se montra digne, froide, indifférente.

— Laissez-moi, dit-elle en repoussant Crevel. Quel est mon devoir ?... d'être à mon mari. Cet homme est mourant, et que fais-je ? je le trompe au bord de la tombe ! Il croit votre fils à lui... Je vais lui dire la vérité, commencer par acheter son pardon, avant de demander celui de Dieu. Quittons-nous !... Adieu, Monsieur Crevel !... reprit-elle debout en tendant à Crevel une main glacée. Adieu, mon ami, nous ne nous verrons plus

que dans un monde meilleur... Vous m'avez dû quelques plaisirs, bien criminels ; maintenant, je veux..., oui, j'aurai votre estime...

Crevel pleurait à chaudes larmes.

— Gros cornichon ! s'écria-t-elle en poussant un infernal éclat de rire, voilà la manière dont les femmes pieuses s'y prennent pour vous tirer une carotte de deux cent mille francs ! Et toi qui parles du maréchal de Richelieu, cet original de Lovelace, tu te laisses prendre à ce poncif-là ! comme dit Steinbock. Je t'en arracherais, des deux cent mille francs, moi, si je voulais, gros imbécile !... Garde donc ton argent ! Si tu en a de trop, ce trop m'appartient ! Si tu donnes deux sous à cette femme respectable qui fait de la piété parce qu'elle a cinquante-sept ans, nous ne nous reverrons jamais, et tu la prendras pour maîtresse ; tu me reviendras le lendemain tout meurtri de ses caresses anguleuses et soûl de ses larmes, de ses petits bonnets ginguets, de ses pleurnicheries qui doivent faire de ses faveurs des averses !...

— Le fait est, dit Crevel, que deux cent mille francs, c'est de l'argent...

— Elles ont bon appétit, les femmes pieuses !... ah ! microscope ! elles vendent mieux leurs sermons que nous ne vendons ce qu'il y a de plus rare et de plus certain sur la terre, le plaisir... Et elles font des romans ! Non... ah ! je les connais, j'en ai vu chez ma mère ! Elles se croient tout permis pour l'Église, pour !... Tiens, tu devrais être honteux, ma biche ! toi, si peu donnant... car, tu ne m'as pas donné deux cent mille francs en tout, à moi !

— Ah ! si, reprit Crevel ; rien que le petit hôtel coûtera cela...

— Tu as donc alors quatre cent mille francs ? dit-elle d'un air rêveur.

— Non.

— Eh bien, monsieur, vous vouliez prêter à cette vieille horreur les deux cent mille francs de mon hôtel ? En voilà un crime de lèse-louloute !...

— Mais écoute-moi donc !

— Si tu donnais cet argent à quelque bête d'invention philanthropique, tu passerais pour être un homme d'avenir, dit-elle en s'animant, et je serais la première à te le conseiller ; car tu as trop d'innocence pour écrire de gros livres politiques qui vous font une réputation ; tu n'as pas assez de style pour tartiner des brochures : tu pourrais te poser comme tous ceux qui sont dans ton cas, et qui dorent de gloire leur nom en se mettant à la tête d'une chose, sociale, morale, nationale ou générale. On t'a volé la bienfaisance, elle est maintenant trop mal portée... Les petits repris de justice, à qui l'on fait un sort meilleur que celui des pauvres diables honnêtes, c'est usé. Je te voudrais voir inventer, pour deux cent mille francs, une chose plus difficile, une chose vraiment utile. On parlera de toi, comme d'un petit manteau bleu, d'un Montyon, et je serais fière de toi ! Mais jeter deux cent mille francs dans un bénitier, les prêter à une dévote abandonnée de son mari par une raison quelconque, va ! il y a toujours une raison (me quitte-t-on, moi ?), c'est une stupidité qui, dans notre époque, ne peut germer que dans le crâne d'un ancien parfumeur ! Cela sent son comptoir. Tu n'oserais plus, deux jours après, te regarder dans ton miroir ! Va déposer ton prix à la caisse d'amortissement, cours, car je ne te reçois plus sans le récépissé de la somme. Va ! et vite, et tôt !

Elle poussa Crevel par les épaules hors de sa chambre en voyant sur sa figure l'avarice refléurie. Quand la porte de l'appartement se ferma, elle dit :

— Voilà Lisbeth outre-vengée !... Quel dommage qu'elle soit chez son vieux maréchal, aurions-nous ri ! Ah ! la vieille veut m'ôter le pain de la bouche !... je vais te la secouer, moi !

#### ***L.A. 4. XLIX. Deuxième scène de haute comédie féminine***

— Parlez bas ! — que me voulez-vous ? dit Valérie sur deux tons en regardant Crevel avec un air où la hauteur se mêlait au mépris. En recevant ce regard hautain, Crevel, qui rendait d'immenses services à Valérie et qui voulait s'en targuer, redevint humble et soumis.

— Ce Brésilien...

Crevel, pouvant par le regard fixe et méprisant de Valérie, s'arrêta.

— Après ?... dit-elle.

— Ce cousin...

— Ce n'est pas mon cousin, reprit-elle. C'est mon cousin pour le monde et pour monsieur Marneffe. Ce serait mon amant, que vous n'auriez pas un mot à dire. Un boutiquier qui achète une femme pour se venger d'un homme est au-dessous, dans mon estime, de celui qui l'achète par amour. Vous n'étiez pas pris de moi, vous avez vu en moi la ma tresse de monsieur Hulot, et vous m'avez acquise comme on achète un pistolet pour tuer son adversaire. J'avais faim, j'ai consenti !

— Vous n'avez pas exécuté le marché, répondit Crevel redevenant commerçant.

— Ah ! vous voulez que le baron Hulot sache bien que vous lui prenez sa ma tresse, pour avoir votre revanche de l'enlèvement de Josépha... Rien ne me prouve mieux votre bassesse. Vous dites aimer une femme, vous la traitez de duchesse, et vous voulez la déshonorer ? Tenez, mon cher, vous avez raison : cette femme ne vaut pas Josépha. Cette demoiselle a le courage de son infamie, tandis que moi je suis une hypocrite qui devrais être fouettée en place publique. Hélas ! Josépha se protège par son talent et par sa fortune. Mon seul rempart, à moi, c'est mon honnêteté ; je suis encore une digne et vertueuse bourgeoise ; mais si vous faites un éclat, que deviendrai-je ? Si j'avais la fortune, encore passe ! Mais j'ai maintenant tout au plus quinze mille francs de rente, n'est-ce pas ?

— Beaucoup plus, dit Crevel ; je vous ai doublé depuis deux mois vos économies dans l'Orléans.

— Eh ! bien, la considération à Paris commence à cinquante mille francs de rente, vous n'avez pas à me donner la monnaie de la position que je perdrai. Que voulais-je ? faire nommer Marneffe Chef de bureau ; il aurait six mille francs d'appointements ; il a vingt-sept ans de service, dans trois ans j'aurais droit à quinze cents francs de pension, s'il mourait. Vous, comblée de bontés par moi, gorgée de bonheur, vous ne savez pas attendre ! Et cela dit aimer ! s'écria-t-elle.

— Si j'ai commencé par un calcul, dit Crevel, depuis je suis devenu votre toutou. Vous me mettez les pieds sur le cœur, vous m'écrasez, vous m'abasourdissez, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Valérie, je vous aime autant que j'aime Célestine ! Pour vous, je suis capable de tout... Tenez ! au lieu de venir deux fois par semaine rue du Dauphin, venez-y trois.

— Rien que cela ! Vous rajeunissez, mon cher...

— Laissez-moi renvoyer Hulot, l'humilier, vous en débarrasser, dit Crevel sans répondre à cette insolence, n'admettez plus ce Brésilien, soyez toute à moi, vous ne vous en repentirez pas. D'abord, je vous donnerai une inscription de huit mille francs de rente, mais viagère ; je ne vous en joindrai la nue propriété qu'après cinq ans de constance...

— Toujours des marchés ! les bourgeois n'apprendront jamais à donner ! Vous voulez vous faire des relais d'amour dans la vie avec des inscriptions de rentes ?... Ah ! boutiquier, marchand de pommade ! tu étiquètes tout ! Hector me disait que le duc d'Hérouville avait apporté trente mille livres de rente Josépha dans un cornet dragées d'épicier ! je vaudrais six fois mieux que Josépha ! Ah ! être aimée ! dit-elle en refrisant ses anglaises et allant se regarder dans la glace. Henri m'aime, il vous tuerait comme une mouche un signe de mes yeux ! Hulot m'aime, il met sa femme sur la paille. Allez, soyez bon père de famille, mon cher. Oh ! vous avez, pour faire vos fredaines, trois cent mille francs en dehors de votre fortune, un magot enfin, et vous ne pensez qu'à l'augmenter...

— Pour toi, Valérie, car je t'en offre la moitié ! dit-il en tombant genoux.

— Eh ! bien, vous êtes encore là ! s'écria le hideux Marneffe en robe de chambre. Que faites-vous ?

— Il me demande pardon, mon ami, d'une proposition insultante qu'il vient de m'adresser. Ne pouvant rien obtenir de moi, monsieur inventait de m'acheter...

Crevel aurait voulu descendre dans la cave par une trappe, comme cela se fait au théâtre.

— Relevez-vous, mon cher Crevel, dit en souriant Marneffe, vous êtes ridicule. Je vois à l'air de Valérie qu'il n'y a pas de danger pour moi.

— Va te coucher et dors tranquille, dit madame Marneffe.

— Est-elle spirituelle ? pensait Crevel, elle est adorable ! elle me sauve ! Quand Marneffe fut rentré chez lui, le maire prit les mains de Valérie et les lui baisa en y laissant trace de quelques larmes.

— Tout en ton nom ! dit-il.

— Voilà aimer, lui répondit-elle bas à l'oreille. Eh ! bien, amour pour amour. Hulot est en bas, dans la rue. Ce pauvre vieux attend, pour venir ici, que je place une bougie à l'une des fenêtres de ma chambre à coucher ; je vous permets de lui dire que vous êtes le seul aimé ; jamais il ne voudra vous croire, emmenez-le rue du Dauphin, donnez-lui des preuves, accablez-le ; je vous le permets, je vous l'ordonne. Ce phoque m'ennuie, il m'excède. Tenez bien votre homme rue du Dauphin pendant toute la nuit, assassinez-le à petit feu, vengez-vous de l'enlèvement de Josépha. Hulot en mourra peut-être ; mais nous sauverons sa femme et ses enfants d'une ruine effroyable. Madame Hulot travaille pour vivre !...

— Oh ! la pauvre dame ! ma foi, c'est atroce ! s'écria Crevel chez qui les bons sentiments naturels revinrent.

— Si tu m'aimes, Célestin, dit-elle tout bas à l'oreille de Crevel qu'elle effleura de ses lèvres, retiens-le, ou je suis perdue. Marneffe a des soupçons, Hector a la clef de la porte cochère et compte revenir !

Crevel serra madame Marneffe dans ses bras, et sortit au comble du bonheur ; Valérie l'accompagna tendrement jusqu'au palier ; puis, comme une femme magnétisée, elle descendit jusqu'au premier étage, et elle alla jusqu'au bas de la rampe.

— Ma Valérie ! remonte, ne te compromets pas aux yeux des portiers... Va, ma vie et ma fortune, tout est à toi... Rentre, ma duchesse !

### *L.A. 5. CXXII. Le dernier mot de Valérie*

La délicate Valérie avait offert à la maladie beaucoup moins de résistance que Crevel, et elle devait mourir la première, ayant d'ailleurs été la première attaquée.

— Si je n'avais pas été malade, je serais venue te soigner, dit enfin Lisbeth, après avoir échangé un regard avec les yeux abattus de son amie. Voici quinze ou vingt jours que je garde la chambre ; mais, en apprenant ta situation par le docteur, je suis accourue.

— Pauvre Lisbeth, tu m'aimes encore, toi ! je le vois, dit Valérie. Écoute ! je n'ai plus qu'un jour ou deux à penser, car je ne puis pas dire vivre. Tu le vois, je n'ai plus de corps, je suis un tas de boue... On ne me permet pas de me regarder dans un miroir... Je n'ai que ce que je mérite. Ah ! je voudrais, pour être reçue à merci, réparer tout le mal que j'ai fait.

— Oh ! dit Lisbeth, si tu parles ainsi, tu es bien morte !

— N'empêchez pas cette femme de se repentir, laissez-la dans ses pensées chrétiennes, dit le prêtre.

— Plus rien ! se dit Lisbeth épouvantée. Je ne reconnais ni ses yeux ni sa bouche ! Il ne reste pas un seul trait d'elle ! Et l'esprit a déménagé ! Oh ! c'est effrayant !...

— Tu ne sais pas, reprit Valérie, ce que c'est que la mort, ce que c'est que de penser forcément au lendemain de son dernier jour, à ce que l'on doit trouver dans le cercueil : des vers pour le corps, mais quoi pour l'âme ?... Ah ! Lisbeth, je sens qu'il y a une autre vie !... et je suis toute à une terre qui m'empêche de sentir les douleurs de ma chair décomposée !... Moi qui disais en riant à Crevel, en me moquant d'une sainte, que la vengeance de Dieu prenait toutes les formes du malheur... Eh bien, j'étais prophète !... Ne joue pas avec les choses sacrées, Lisbeth ! Si tu m'aimes, imite-moi, repens-toi !

— Moi ! dit la Lorraine ; j'ai vu la vengeance partout dans la nature, les insectes périssent pour satisfaire le besoin de se venger quand on les attaque ! Et ces messieurs, dit-elle en montrant le prêtre, ne nous disent-ils pas que Dieu se venge, et que sa vengeance dure l'éternité !...

Le prêtre jeta sur Lisbeth un regard plein de douceur et lui dit :

— Vous êtes athée, madame.

— Mais vois donc où j'en suis ! lui dit Valérie.

— Et d'où te vient cette gangrène ? demanda la vieille fille, qui resta dans son incrédulité villageoise.

— Oh ! j'ai reçu de Henri un billet qui ne me laisse aucun doute sur mon sort... Il m'a tuée. Mourir au moment où je voulais vivre honnêtement, et mourir un objet d'horreur... Lisbeth, abandonne toute idée de vengeance ! Sois bonne pour cette famille, à qui j'ai déjà, par un testament, donné tout ce dont la loi me permet de disposer ! Va, ma fille, quoique tu sois le seul être aujourd'hui qui ne s'éloigne pas de moi avec horreur, je t'en supplie, va-t'en, laisse-moi ;... je n'ai plus le temps que de me livrer à Dieu !...

— Elle bat la campagne, se dit Lisbeth sur le seuil de la chambre.

Le sentiment le plus violent que l'on connaisse, l'amitié d'une femme pour une femme, n'eut pas l'héroïque constance de l'Église. Lisbeth, suffoquée par les miasmes délétères, quitta la chambre. Elle vit les médecins continuant à discuter. Mais l'opinion de Bianchon l'emportait et l'on ne débattait plus que la manière d'entreprendre l'expérience.

— Ce sera toujours une magnifique autopsie, disait un des opposants, et nous aurons deux sujets pour pouvoir établir des comparaisons.

Lisbeth accompagna Bianchon, qui vint au lit de la malade sans avoir l'air de s'apercevoir de la fétidité qui s'en exhalait.

— Madame, dit-il, nous allons essayer sur vous une médication puissante et qui peut vous sauver... — Si vous me sauvez, dit-elle, serai-je belle comme auparavant ?...

— Peut-être ! dit le savant médecin.

— Votre peut-être est connu ! dit Valérie. Je serais comme ces femmes tombées dans le feu ! Laissez-moi toute à l'Église ! je ne puis maintenant plaire qu'à Dieu ! je vais tâcher de me réconcilier avec lui, ce sera ma dernière coquetterie ! Oui, il faut que je fasse le bon Dieu !

— Voilà le dernier mot de ma pauvre Valérie, je la retrouve ! dit Lisbeth en pleurant.

## *Seconde partie : l'entretien*

**Textes et documents complémentaires** : extraits de la *Cousine Bette*

### **Texte 1. XVIII. Aventure d'une araignée qui trouve dans sa toile une belle mouche trop grosse pour elle**

Il est facile maintenant de comprendre l'espèce d'attachement extraordinaire que Mlle Fischer avait conçu pour son Livonien : elle le voulait heureux, et elle le voyait dépérissant, s'étiolant dans sa mansarde. On conçoit la raison de cette situation affreuse. La Lorraine surveillait cet enfant du Nord avec la tendresse d'une mère, avec la jalousie d'une femme et l'esprit d'un dragon ; ainsi elle s'arrangeait pour lui rendre toute folie, toute débauche impossible, en le laissant toujours sans argent. Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations. Elle aimait assez Steinbock pour ne pas l'épouser, et l'aimait trop pour le céder à une autre femme ; elle ne savait pas se résigner à n'en être que la mère, et se regardait comme une folle quand elle pensait à l'autre rôle.

Ces contradictions, cette féroce jalousie, ce bonheur de posséder un homme à elle, tout agitait démesurément le cœur de cette fille. Éprise réellement depuis quatre ans, elle caressait le fol espoir de faire durer cette vie inconséquente et sans issue, où sa persistance devait causer la perte de celui qu'elle appelait son enfant. Ce combat de ses instincts et de sa raison la rendait injuste et tyrannique. Elle se vengeait sur ce jeune homme de ce qu'elle n'était ni jeune, ni riche, ni belle puis, après chaque vengeance, elle arrivait, en reconnaissant ses torts en elle-même, à des humilités, à des tendresses infinies. Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache. C'était enfin la Tempête de Shakespeare renversée, Caliban maître d'Ariel et de Prospero.

Quant à ce malheureux jeune homme à pensées élevées, méditatif, enclin à la paresse, il offrait dans les yeux, comme ces lions engagés au Jardin des plantes, le désert que sa protectrice faisait en son âme. Le travail forcé que Lisbeth exigeait de lui ne défrayait pas les besoins de son cœur. Son ennui devenait une maladie physique, et il mourait sans pouvoir demander, sans savoir se procurer l'argent d'une folie souvent nécessaire. Par certaines journées d'énergie, où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération, il regardait Lisbeth, comme un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre. Ces fruits amers de l'indigence et de cette réclusion dans Paris étaient savourés comme des plaisirs par Lisbeth. Aussi prévoyait-elle avec terreur que la moindre passion allait lui enlever son esclave. Parfois elle se reprochait, en contraignant par sa tyrannie et ses reproches ce poète à devenir un grand sculpteur de petites choses, de lui avoir donné les moyens de se passer d'elle.

Le lendemain, ces trois existences, si diversement et si réellement misérables, celle d'une mère au désespoir, celle du ménage Marneffe et celle du pauvre exilé, devaient toutes être affectées par la passion naïve d'Hortense et par le singulier dénouement que le baron allait trouver à sa passion malheureuse pour Josépha.

### **Texte 2. XL. Une des sept plaies de Paris**

La cousine Bette occupait dans la maison Marneffe la position d'une parente qui aurait cumulé les fonctions de dame de compagnie et de femme de charge ; mais elle ignorait les doubles humiliations qui, la plupart du temps, affligent les créatures assez malheureuses pour accepter ces positions ambiguës. Lisbeth et Valérie offraient le touchant spectacle d'une de ces amitiés si vives et si peu probables entre femmes, que les Parisiens, toujours trop spirituels, les calomnient aussitôt. Le contraste de la mâle et sèche nature de la Lorraine avec la jolie nature créole de Valérie servit la calomnie. Mme Marneffe avait d'ailleurs, sans le savoir, donné du poids aux commérages par le soin qu'elle prit de son amie, dans un intérêt matrimonial qui devait, comme on va le voir, rendre complète la vengeance de Lisbeth.

Une immense révolution s'était accomplie chez la cousine Bette ; Valérie, qui voulut l'habiller, en avait tiré le plus grand parti. Cette singulière fille, maintenant soumise au corset, faisait fine taille, consommait de la bandoline pour sa chevelure lissée, acceptait ses robes telles que les lui livrait la couturière, portait des brodequins de choix et des bas de soie gris, d'ailleurs compris par les fournisseurs dans les mémoires de Valérie, et payés par qui de droit. Ainsi restaurée, toujours en cachemire jaune, Bette eût été méconnaissable à qui l'eût revue après ces trois années. Cet autre diamant noir, le plus rare des diamants, taillé par une main habile et monté dans le chaton qui lui convenait, était apprécié par quelques employés ambitieux à toute sa valeur. Qui voyait la Bette pour la première fois frémissait involontairement à l'aspect de la sauvage poésie

La Cousine Bette : textes complémentaires

que l'habile Valérie avait su mettre en relief en cultivant par la toilette cette Nonne sanglante, en encadrant avec art par des bandeaux épais cette sèche figure olivâtre où brillaient des yeux d'un noir assorti à celui de la chevelure, en faisant valoir cette taille inflexible. Bette, comme une Vierge de Cranach et de Van Eyck, comme une Vierge byzantine, sorties de leurs cadres, gardait la raideur, la correction de ces figures mystérieuses, cousines germaines de Isis et des divinités mises en gaine par les sculpteurs égyptiens. C'était du granit, du basalte, du porphyre qui marchait. A l'abri du besoin pour le reste de ses jours, la Bette était d'une humeur charmante, elle apportait avec elle la gaieté partout où elle allait dîner. Le baron payait d'ailleurs le loyer du petit appartement, meublé, comme on le sait, de la défroque du boudoir et de la chambre de son amie Valérie.

— Après avoir commencé, disait-elle, la vie en vraie chèvre affamée, je la finis en lionne.

Elle continuait à confectionner les ouvrages les plus difficiles de la passementerie pour M. Rivet, seulement afin, disait-elle, de ne pas perdre son temps. Et cependant, sa vie était, comme on va le voir, excessivement occupée ; mais il est dans l'esprit des gens venus de la campagne de ne jamais abandonner le gagne-pain, ils ressemblent aux juifs en ceci.

### *Texte 3. XLI. Espérances de la cousine Bette*

L'amour du baron et celui de Crevel étaient néanmoins une rude charge pour Valérie. Le jour où le récit de ce drame recommence, excitée par l'un de ces événements qui font dans la vie l'office de la cloche aux coups de laquelle s'amassent les essaims, Valérie était montée chez Lisbeth pour s'y livrer à ces bonnes élégies, longuement parlées, espèces de cigarettes fumées à coups de langue, par lesquelles les femmes endorment les petites misères de leur vie.

— Lisbeth, mon amour, ce matin, deux heures de Crevel à faire, c'est bien assommant ! Oh ! comme je voudrais pouvoir t'y envoyer à ma place !

— Malheureusement, cela ne se peut pas, dit Lisbeth en souriant. Je mourrai vierge.

— Être à ces deux vieillards ! Il y a des moments où j'ai honte de moi ! Ah ! si ma pauvre mère me voyait ! — Tu me prends pour Crevel, répondit Lisbeth.

— Dis-moi, ma chère petite Bette, que tu ne me méprises pas ?...

— Ah ! si j'avais été jolie, en aurais-je eu... des aventures ! s'écria Lisbeth. Te voilà justifiée.

— Mais tu n'aurais écouté que ton cœur, dit Mme Marneffe en soupirant.

— Bah ! répondit Lisbeth, Marneffe est un mort qu'on a oublié d'enterrer, le baron est comme ton mari, Crevel est ton adorateur ; je te vois, comme toutes les femmes, parfaitement en règle.

— Non ! ce n'est pas là, chère adorable fille, d'où vient la douleur, tu ne veux pas m'entendre...

— Oh ! si !... s'écria la Lorraine, car le sous-entendu fait partie de ma vengeance. Que veux-tu !... j'y travaille.

— Aimer Wenceslas à en maigrir, et ne pouvoir réussir à le voir ! dit Valérie en se détirant les bras.

Hulot lui propose de venir dîner ici, mon artiste refuse ! Il ne se sait pas idolâtré, ce monstre d'homme ! Qu'est-ce que sa femme ? de la jolie chair ! oui, elle est belle, mais, moi, je me sens : je suis pire !

— Sois tranquille, ma petite fille, il viendra, dit Lisbeth du ton dont parlent les nourrices aux enfants qui s'impatientent, je le veux...

— Mais quand ?

— Peut-être cette semaine.

— Laisse-moi t'embrasser.

Comme on le voit, ces deux femmes n'en faisaient qu'une ; toutes les actions de Valérie, même les plus étourdies, ses plaisirs, ses bouderies, se décidaient après de mûres délibérations entre elles.

Lisbeth, étrangement émue de cette vie de courtisane, conseillait Valérie en tout, et poursuivait le cours de ses vengeances avec une impitoyable logique. Elle adorait d'ailleurs Valérie, elle en avait fait sa fille, son amie, son amour ; elle trouvait en elle l'obéissance des créoles, la mollesse de la voluptueuse ; elle babillait avec elle tous les matins avec bien plus de plaisir qu'avec Wenceslas, elles pouvaient rire de leurs communes malices, de la sottise des hommes, et recompter ensemble les intérêts grossissants de leurs trésors respectifs. Lisbeth avait d'ailleurs rencontré, dans son entreprise et dans son amitié nouvelle, une pâture à son activité bien autrement abondante que dans son amour insensé pour Wenceslas. Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentes, les plus fortes au cœur. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentiments qui gît en nous. Enfin Valérie offrait dans toute sa gloire, à Lisbeth, cette beauté qu'elle adorait, comme on adore tout ce qu'on ne possède pas, beauté bien plus maniable que celle de Wenceslas, qui, pour elle, avait toujours été froid et insensible.

Après bientôt trois ans, Lisbeth commençait à voir les progrès de la sape souterraine à laquelle elle consumait sa vie et dévouait son intelligence. Lisbeth pensait, Mme Marneffe agissait. Mme Marneffe était la hache, Lisbeth était la main qui la manie, et la main qui démolissait à coups pressés cette famille qui, de jour en jour,

lui devenait plus odieuse, car on hait de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage, quand on aime. L'amour et la haine sont des sentiments qui s'alimentent par eux-mêmes ; mais, des deux, la haine a la vie la plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées, il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité ; la haine ressemble à la mort, à l'avarice, elle est en quelque sorte une abstraction active, au-dessus des êtres et des choses. Lisbeth, entrée dans l'existence qui lui était propre, y déployait toutes ses facultés ; elle régnait à la manière des jésuites, en puissance occulte. Aussi la régénérescence de sa personne était-elle complète. Sa figure resplendissait. Lisbeth rêvait d'être Mme la maréchale Hulot.

#### **Texte 4. LXXV. Quels ravages font les madame Marneffe au sein des familles**

En s'adressant à la baronne et à Victorin, Lisbeth haussa les épaules par un geste de pitié en leur montrant le baron, qui ne pouvait pas la voir.

— Écoutez, mon cousin, dit Lisbeth, je ne savais pas ce qu'était Mme Marneffe quand vous m'avez priée d'aller me loger au-dessus de chez elle et de tenir sa maison ; mais, en trois ans, on apprend bien des choses. Cette créature est une fille ! et une fille d'une dépravation qui ne peut se comparer qu'à celle de son infâme et hideux mari. Vous êtes la dupe, le milord Pot-au-feu de ces gens-là, vous serez mené par eux plus loin que vous ne le pensez ! Il faut vous parler clairement, car vous êtes au fond d'un abîme...

En entendant parler ainsi Lisbeth la baronne et sa fille lui jetèrent des regards semblables à ceux des dévots remerciant une madone de leur avoir sauvé la vie.

— Elle a voulu, cette horrible femme, brouiller le ménage de votre gendre ; dans quel intérêt ? je n'en sais rien, car mon intelligence est trop faible pour que je puisse voir clair dans ces ténébreuses intrigues, si perverses, ignobles, infâmes. Votre Mme Marneffe n'aime pas votre gendre, mais elle le veut à ses genoux par vengeance. Je viens de traiter cette misérable comme elle le méritait. C'est une courtisane sans pudeur, je lui ai déclaré que je quittais sa maison, que je voulais dégager mon honneur de ce bourbier... Je suis de ma famille avant tout. J'ai su que ma petite-cousine avait quitté Wenceslas, et je viens ! Votre Valérie, que vous prenez pour une sainte, est la cause de cette cruelle séparation ; puis-je rester chez une pareille femme ? Notre petite chère Hortense, dit-elle en touchant le bras au baron d'une manière significative, est peut-être la dupe d'un désir de ces sortes de femmes qui, pour avoir un bijou, sacrifieraient toute une famille. Je ne crois pas Wenceslas coupable, mais je le crois faible et je ne dis pas qu'il ne succomberait point à des coquetteries si raffinées. Ma résolution est prise. Cette femme vous est funeste, elle vous mettra sur la paille. Je ne veux pas avoir l'air de tremper dans la ruine de ma famille, moi qui ne suis là depuis trois ans que pour l'empêcher. Vous êtes trompé, mon cousin. Dites bien fermement que vous ne vous mêlerez pas de la nomination de cet ignoble M. Marneffe, et vous verrez ce qui arrivera ! On vous taille de fameuses étrivières pour ce cas-là.

Lisbeth releva sa petite-cousine et l'embrassa passionnément.

— Ma chère Hortense, tiens bon, lui dit-elle à l'oreille.

La baronne embrassa sa cousine Bette avec l'enthousiasme d'une femme qui se voit vengée. La famille tout entière gardait un silence profond autour de ce père, assez spirituel pour savoir ce que dénotait ce silence. Une formidable colère passa sur son front et sur son visage en signes évidents ; toutes les veines grossirent, les yeux s'injectèrent de sang, le teint se marbra. Adeline se jeta vivement à genoux devant lui, lui prit les mains :

— Mon ami, mon ami, grâce !

— Je vous suis odieux ! dit le baron en laissant échapper le cri de sa conscience.

#### **Texte 5. CXV. Où l'on voit Mme Nourrisson à l'ouvrage**

Cydalise prit la main du Brésilien, qui se débarrassa d'elle le plus honnêtement possible.

— J'étais revenu pour enlever Mme Marneffe ! reprit le Brésilien en reprenant son argumentation, et vous ne savez pas pourquoi j'ai mis trois ans à revenir ?

— Non, sauvage, dit Carabine.

— Eh bien, elle m'avait tant dit qu'elle voulait vivre avec moi, seule, dans un désert !...

— Ce n'est plus un sauvage, dit Carabine en partant d'un éclat de rire, il est de la tribu des jobards civilisés.

— Elle me l'avait tant répété, reprit le baron, insensible aux railleries de la lorette, que j'ai fait arranger une habitation délicieuse au centre de cette immense propriété. Je reviens en France chercher Valérie, et, la nuit où je l'ai revue...

— Revue est décent, dit Carabine, je retiens le mot !

— Elle m'a dit d'attendre la mort de ce misérable Marneffe, et j'ai consenti, tout en lui pardonnant d'avoir accepté les hommages de Hulot. Je ne sais pas si le diable a pris des jupes, mais cette femme, depuis ce

moment, a satisfait à tous mes caprices, à toutes mes exigences ; enfin, elle ne m'a pas donné lieu de la suspecter pendant une minute !...

— Ça, c'est très fort, dit Carabine à Mme Nourrisson.

Mme Nourrisson hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ma foi en cette femme, dit Montès en laissant couler ses larmes, égale mon amour. J'ai failli souffleter tout ce monde à table, tout à l'heure...

— Je l'ai bien vu ! dit Carabine.

— Si je suis trompé, si elle se marie, et si elle est en ce moment dans les bras de Steinbock, cette femme a mérité mille morts, et je la tuerai comme on écrase une mouche...

— Et les gendarmes, mon petit ?... dit Mme Nourrisson avec un sourire de vieille qui donnait la chair de poule.

— Et le commissaire de police, et les juges, et la cour d'assises, et tout le tremblement ?... dit Carabine.

— Vous êtes un fat ! mon cher, reprit Mme Nourrisson, qui voulait connaître les projets de vengeance du Brésilien.

— Je la tuerai ! répéta froidement le Brésilien. Ah ça ! vous m'avez appelé sauvage... Est-ce que vous croyez que je vais imiter la sottise de vos compatriotes qui vont acheter du poison chez les pharmaciens ?... J'ai pensé, pendant le temps que vous avez mis à venir chez vous, à ma vengeance, dans le cas où vous auriez raison contre Valérie. L'un de mes nègres porte avec lui le plus sûr des poisons animaux, une terrible maladie qui vaut mieux qu'un poison végétal et qui ne se guérit qu'au Brésil : je la fais prendre à Cydalise, qui me la donnera ; puis, quand la mort sera dans les veines de Crevel et de sa femme, je serai par delà les Açores avec votre cousine, que je ferai guérir et que je prendrai pour femme. Nous autres sauvages, nous avons nos procédés !... Cydalise, dit-il en regardant la Normande, est la bête qu'il me faut. Que doit-elle ?... — Cent mille francs ! dit Cydalise.

— Elle parle peu, mais bien, dit à voix basse Carabine à Mme Nourrisson.

— Je deviens fou ! s'écria d'une voix creuse le Brésilien en retombant sur une causeuse. J'en mourrai ! Mais je veux voir, car c'est impossible ! Un billet lithographié !... qui me dit que ce n'est pas l'œuvre d'un faussaire ?... Le baron Hulot aimer Valérie !... dit-il en se rappelant le discours de Josépha ; mais la preuve qu'il ne l'aimait pas, c'est qu'elle existe !... Moi, je ne la laisserai vivante à personne, si elle n'est pas toute à moi !... Montès était effrayant à voir, et plus effrayant à entendre ! Il rugissait, il se tordait ; tout ce qu'il touchait était brisé, le bois de palissandre semblait être du verre.

— Comme il casse ! dit Carabine en regardant la Nourrisson. — Mon petit, reprit-elle en donnant une tape au Brésilien, Roland furieux fait très bien dans un poème ; mais, dans un appartement, c'est prosaïque et cher.

— Mon fils, dit la Nourrisson en se levant et allant se poser en face du Brésilien abattu, je suis de ta religion ! Quand on aime d'une certaine façon, qu'on s'est agrafé à mort, la vie répond de l'amour. Celui qui s'en va La Cousine Bette : textes complémentaires

arrache tout, quoi ! c'est une démolition générale. Tu as mon estime, mon admiration, mon consentement, surtout pour ton procédé qui va me rendre négrophile. Mais tu aimes ! tu reculeras ?...

— Moi !... si c'est une infâme, je...

— Voyons, tu causes trop, à la fin des fins ! reprit la Nourrisson redevenant elle-même. Un homme qui veut se venger et qui se dit sauvage à procédés se conduit autrement. Pour qu'on te fasse voir ton objet dans son paradis, il faut prendre Cydalise et avoir l'air d'entrer là, par suite d'une erreur de bonne, avec ta particulière ; mais pas d'esclandre ! Si tu veux te venger, il faut caponner, avoir l'air d'être au désespoir et te faire rouler par ta maîtresse ?... Ça y est-il ? dit Mme Nourrisson en voyant le Brésilien surpris d'une machination si subtile.

— Allons, l'autruche, répondit-il, allons !... je comprends. — Adieu, mon bichon, dit Mme Nourrisson à Carabine.

## **Texte 6. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Lettres CLXXIII et CLXXV, extraits, 1782**

*Lettre CLXXIII Madame de Volanges à Madame de Rosemonde*

[...] J'allais fermer ma lettre, quand un homme de ma connaissance est venu me voir, & m'a raconté la cruelle scène que madame de Merteuil a essuyée avant-hier. Comme je n'ai vu personne tous ces jours derniers, je n'en avais rien su jusqu'à ce moment ; en voilà le récit, tel que je le tiens d'un témoin oculaire.

Madame de Merteuil, en arrivant de la campagne, avant-hier jeudi, s'est fait descendre à la Comédie Italienne, où elle avait sa loge ; elle y était seule, et, ce qui dut lui paraître extraordinaire, aucun homme ne s'y présenta pendant tout le spectacle. À la sortie, elle entra, suivant son usage, au petit salon, qui était déjà rempli de monde ; sur-le-champ il s'éleva une rumeur, mais dont apparemment elle ne se crut pas l'objet. Elle aperçut une place vide sur l'une des banquettes, & elle alla s'y asseoir ; mais aussitôt toutes les femmes qui y étaient déjà se

levèrent comme de concert, & l'y laissèrent absolument seule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes, & fit redoubler les murmures, qui, dit-on, allèrent jusqu'aux huées.

Pour que rien ne manquât à son humiliation, son malheur voulut que M. de Prévan, qui ne s'était montré nulle part depuis son aventure, entrât dans le même moment dans le petit salon. Dès qu'on l'aperçut, tout le monde, hommes & femmes, l'entoura & l'applaudit ; & il se trouva, pour ainsi dire, porté devant Mme de Merteuil, par le public qui faisait cercle autour d'eux. On assure que Madame de Merteuil a conservé l'air de ne rien voir & de ne rien entendre, & qu'elle n'a pas changé de figure ! mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en soit, cette situation, vraiment ignominieuse pour elle, a duré jusqu'au moment où on a annoncé sa voiture ; & à son départ, les huées scandaleuses ont encore redoublé. Il est affreux de se trouver parente de cette femme. M. de Prévan a été, le même soir, fort accueilli de tous ceux des officiers de son corps qui se trouvaient là, & on ne doute pas qu'on ne lui rende bientôt son emploi & son rang.

La même personne qui m'a fait ce détail m'a dit que Mme de Merteuil avait pris la nuit suivante une très forte fièvre, qu'on avait cru d'abord être l'effet de la situation violente où elle s'était trouvée ; mais qu'on sait, depuis hier au soir, que la petite vérole s'est déclarée, confluyente & d'un très mauvais caractère. En vérité, ce serait, je crois, un bonheur pour elle d'en mourir. On dit encore que toute cette aventure lui fera peut-être beaucoup de tort pour son procès, qui est près d'être jugé, & dans lequel on prétend qu'elle avait besoin de beaucoup de faveur.

Adieu, ma chère & digne amie. Je vois bien dans tout cela les méchants punis ; mais je n'y trouve nulle consolation pour leurs malheureuses victimes.

Paris, ce 18 décembre 17...

*Lettre CLXXV Madame de Volanges à madame de Rosemonde*

Le sort de Mme de Merteuil paraît enfin rempli, ma chère & digne amie ; & il est tel que ses plus grands ennemis sont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, & la pitié qu'elle inspire. J'avais bien raison de dire que ce serait peut-être un bonheur pour elle de mourir de sa petite vérole. Elle en est revenue, il est vrai, mais affreusement défigurée ; & elle y a particulièrement perdu un œil. Vous jugez bien que je ne l'ai pas revue ; mais on m'a dit qu'elle était vraiment hideuse.

Le marquis de \*\*\*, qui ne perd pas l'occasion de dire une méchanceté, disait hier, en parlant d'elle, que la maladie l'avait retournée, & qu'à présent son âme était sur sa figure. Malheureusement tout le monde trouva que l'expression était juste.

Un autre événement vient d'ajouter encore à ses disgrâces & à ses torts. Son procès a été jugé avant-hier, & elle l'a perdu tout d'une voix. Dépens, dommages & intérêts, restitution des fruits, tout a été adjugé aux mineurs : en sorte que le peu de sa fortune qui n'était pas compromis dans ce procès est absorbé, & au delà, par les frais.

Aussitôt qu'elle a appris cette nouvelle, quoique malade encore, elle a pris ses arrangements, & est partie dans la nuit, seule & en poste. Ses gens disent aujourd'hui qu'aucun d'eux n'a voulu la suivre. On croit qu'elle a pris la route de la Hollande.

Ce départ fait plus crier encore que tout le reste ; en ce qu'elle a emporté ses diamants, objet très considérable, & qui devait rentrer dans la succession de son mari ; son argenterie, ses bijoux ; enfin, tout ce qu'elle a pu, & qu'elle laisse après elle pour près de 50 000 livres de dettes. C'est une véritable banqueroute.

**Documents iconographiques**

*Envie*, Giotto, XIVe siècle

Illustrations de George Caïn, édition de 1888



✓

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

## Séquence n° 3. Être femme : vers l'émancipation, ou Les Femmes qui lisent sont dangereuses

Objet(s) d'étude : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation, du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours

Problématique : En quoi la littérature reflète-t-elle les efforts d'émancipation des femmes et leurs obstacles ?

## Première partie : l'exposé

Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :

- ✓ **Groupement de textes :**
- ✓ **Molière, *Les Femmes savantes*, II, 7, 1672**  
Extrait de « *Chrysale*. Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate, (...) à « *Bélise*. (...) Et de confusion j'abandonne la place. »
- ✓ **Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782, manuel p. 252-253**
- ✓ **George Sand, *Indiana* III, 21, 1832**  
Extrait de « Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur (...) car il respectait la parole de cette femme autant qu'il méprisait ses idées. »
- ✓ **Annie Ernaux, *La femme gelée*, 1987**  
Extrait de « Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. (...) et nous dodine tendrement, innocemment. »

## Seconde partie : l'entretien

Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :

-contextualisation pour chaque siècle étudié de l'émancipation des femmes

Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :

- **Œuvres intégrales :**
  - ✓ Balzac, *La Cousine Bette*, 1847
  - ✓ Brontë, *Les Hauts de Hurlevent*, 1847
- ✓ **Textes et documents complémentaires**
- ✓ **Molière, *L'École des Femmes*, III, 2, 1662**, de « Arnolphe : Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage » à « Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître. »
- ✓ **Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, 1694**, chapitre « Des Femmes », 49 (VII)
- ✓ **Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile ou de l'éducation*, 1762** : « Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin (...) elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers.
- ✓ **Choderlos de Laclos, *Discours sur la question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne : Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?*, 1783** : « Ô femmes ! approchez et venez m'entendre. (...) C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. »
- ✓ **Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791**, p. 258-259
- ✓ **George Sand, *Aux membres du comité central*, 1848** : « En attendant que la loi consacre cette égalité civile (...) la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui.
- ✓ **Flaubert, *Madame Bovary* II, 12, 1857** : « Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses (...) Excusez-moi, madame. »

Manuel utilisé : Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011

- ✓ Maupassant, *Bel-Ami*, I, 8, 1885 : « Comprenez-moi bien. Le mariage pour moi n'est pas une chaîne (...) mais je n'en changerai point. Voilà. »
- ✓ Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, 1963, manuel p. 514-515.
  
- ✓ VIDÉOS
- ✓ Macha Makeïeff, *Trissotin ou les Femmes Savantes*, (2016), extrait cf. <http://culturebox.francetvinfo.fr/live/theatre/theatre-classique/trissotin-ou-les-femmes-savantes-de-moliere-macha-makeieff-233229>
- ✓ Simone de Beauvoir : *pourquoi je suis féministe*, 06 avril 1975 cf. <https://www.youtube.com/watch?v=9LYx5T1yhqU>
- ✓ Virginie Linhart, *Simone de Beauvoir, On ne naît pas femme...*, 2007 cf. [http://www.dailymotion.com/video/x9m9q7\\_simone-de-beauvoir-1-5\\_shortfilms](http://www.dailymotion.com/video/x9m9q7_simone-de-beauvoir-1-5_shortfilms)
- ✓ Michel Sardou, Être une femme, 1981 cf. [https://www.youtube.com/watch?v=Brq\\_rjqlbpw](https://www.youtube.com/watch?v=Brq_rjqlbpw)  
Être une femme, 2010, cf. <https://www.youtube.com/watch?v=EF-JfYFaC7I>

**Activités complémentaires :**

- Historique personnel sur l'histoire française de l'émancipation des femmes du XVII à nos jours
- TPE pour certaines élèves sur *L'histoire de l'émancipation des femmes*

**Séquence n° 3. Être femme : vers l'émancipation, ou Les Femmes qui lisent sont dangereuses**

**L.A. 1. Molière, *Les Femmes savantes*, II, 7, 1672**

*Au cours d'une discussion, Chrysale éclate de colère ici et reproche à sa femme Philaminte de négliger le bon sens au profit de ses études et de son admiration pour Trissotin, un pédant.*

*Chrysale.* Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,  
Que je lève le masque, et décharge ma rate :  
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur ...

*Philaminte.* Comment donc ?

*Chrysale.* C'est à vous que je parle, ma sœur.  
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;  
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.  
Vos livres éternels ne me contentent pas,  
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,  
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,  
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;  
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans  
Cette longue lunette à faire peur aux gens,  
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;  
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,  
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,  
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.  
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,  
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.  
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,  
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,  
Et régler la dépense avec économie,  
Doit être son étude et sa philosophie.  
Nos pères sur ce point étoient gens bien sensés,  
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez  
Quand la capacité de son esprit se hausse  
À connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.  
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;  
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien,  
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,  
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.  
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :  
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.  
Nulle science n'est pour elles trop profonde,  
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :  
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,  
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir ;  
On y sait comme vont lune, étoile polaire,  
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;  
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,  
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.  
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,  
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;  
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,  
Et le raisonnement en bannit la raison :

L'un me brûle mon rôl en lisant quelque histoire ;  
 L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;  
 Enfin je vois par eux votre exemple suivi,  
 Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.  
 Une pauvre servante au moins m'étoit restée,  
 Qui de ce mauvais air n' étoit point infectée,  
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,  
 À cause qu'elle manque à parler Vaugelas.  
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse  
 (Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse).  
 Je n'aime point céans tous vos gens à latin,  
 Et principalement ce monsieur Trissotin :  
 C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées ;  
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées ;  
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,  
 Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.  
*Philaminte.* Quelle bassesse, ô ciel, et d'âme, et de langage !  
*Bélise.* Est-il de petits corps un plus lourd assemblage !  
 Un esprit composé d'atomes plus bourgeois !  
 Et de ce même sang se peut-il que je sois !  
 Je me veux mal de mort d'être de votre race,  
 Et de confusion j'abandonne la place.

**L.A. 2. Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, 1782, manuel p. 252-253**

**L.A. 3. George Sand, *Indiana* III, 21, 1832**

Quand son mari l'aborda d'un air impérieux et dur, il changea tout d'un coup de visage et de ton, et se trouva contraint devant elle, maté par la supériorité de son caractère. Il essaya alors d'être digne et froid comme elle ; mais il n'en put jamais venir à bout.

— Daignerez-vous m'apprendre, madame, lui dit-il, où vous avez passé la matinée et peut-être la nuit ? Ce peut-être apprit à madame Delmare que son absence avait été signalée assez tard. Son courage s'en augmenta.

— Non, monsieur, répondit-elle, mon intention n'est pas de vous le dire. Delmare verdit de colère et de surprise.

— En vérité, dit-il d'une voix chevrotante, vous espérez me le cacher ?

— J'y tiens fort peu, répondit-elle d'un ton glacial. Si je refuse de vous répondre, c'est absolument pour la forme. Je veux vous convaincre que vous n'avez pas le droit de m'adresser cette question.

— Je n'en ai pas le droit, mille coulevres ! Qui donc est le maître ici, de vous ou de moi ? qui donc porte une jupe et doit filer une quenouille ? Prétendez-vous m'ôter la barbe du menton ? Cela vous sied bien, femmelette !

— Je sais que je suis l'esclave et vous le seigneur. La loi de ce pays vous a fait mon maître. Vous pouvez lier mon corps, garrotter mes mains, gouverner mes actions. Vous avez le droit du plus fort, et la société vous le confirme; mais sur ma volonté, monsieur, vous ne pouvez rien, Dieu seul peut la courber et la réduire. Cherchez donc une loi, un cachot, un instrument de supplice qui vous donne prise sur elle ! c'est comme si vous vouliez manier l'air et saisir le vide !

— Taisez-vous, sottise et impertinente créature; vos phrases de roman nous ennuiant.

— Vous pouvez m'imposer silence, mais non m'empêcher de penser.

— Orgueil imbécile, morgue de vermisseau ! vous abusez de la pitié qu'on a de vous ! Mais vous verrez bien qu'on peut dompter ce grand caractère sans se donner beaucoup de peine.

— Je ne vous conseille pas de le tenter, votre repos en souffrirait, votre dignité n’y gagnerait rien.

— Vous croyez ? dit-il en lui meurtrissant la main entre son index et son pouce.

— Je le crois, dit-elle sans changer de visage.

Ralph fit deux pas, prit le bras du colonel dans sa main de fer, et le fit ployer comme un roseau en lui disant d’un ton pacifique :

— Je vous prie de ne pas toucher à un cheveu de cette femme.

Delmare eut envie de se jeter sur lui ; mais il sentit qu’il avait tort, et il ne craignait rien tant au monde que de rougir de lui-même. Il le repoussa en se contentant de lui dire :

— Mêlez-vous de vos affaires.

Puis, revenant à sa femme :

— Ainsi, madame, lui dit-il en serrant ses bras contre sa poitrine pour résister à la tentation de la frapper, vous entrez en révolte ouverte contre moi, vous refusez de me suivre à l’île Bourbon, vous voulez vous séparer ? Eh bien, mordieu ! moi aussi...

— Je ne le veux plus, répondit-elle. Je le voulais hier, c’était ma volonté ; ce ne l’est plus ce matin. Vous avez usé de violence en m’enfermant dans ma chambre: j’en suis sortie par la fenêtre pour vous prouver que ne pas régner sur la volonté d’une femme, c’est exercer un empire dérisoire. J’ai passé quelques heures hors de votre domination ; j’ai été respirer l’air de la liberté pour vous montrer que vous n’êtes pas moralement mon maître et que je ne dépends que de moi sur la terre. En me promenant, j’ai réfléchi que je devais à mon devoir et à ma conscience de revenir me placer sous votre patronage ; je l’ai fait de mon plein gré. Mon cousin m’a accompagnée ici, et non pas ramenée. Si je n’eusse pas voulu le suivre, il n’aurait pas su m’y contraindre, vous l’imaginez bien. Ainsi, monsieur, ne perdez pas votre temps à discuter avec ma conviction ; vous ne l’influencerez jamais, vous en avez perdu le droit dès que vous avez voulu y prétendre par la force. Occupez-vous du départ; je suis prête à vous aider et à vous suivre, non pas parce que telle est votre volonté, mais parce que telle est mon intention. Vous pouvez me condamner, mais je n’obéirai jamais qu’à moi-même.

— J’ai pitié du dérangement de votre esprit, dit le colonel en haussant les épaules. Et il se retira dans sa chambre pour mettre en ordre ses papiers, fort satisfait, au dedans de lui, de la résolution de madame Delmare, et ne redoutant plus d’obstacles ; car il respectait la parole de cette femme autant qu’il méprisait ses idées.

#### **L.A. 4. Annie Ernaux, *La femme gelée*, 1987**

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l’image attendrissante du jeune couple modern-intellectuel. Qui pourrait encore m’attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s’enlise, doucement. En y consentant lâchement. D’accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l’un de l’autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L’un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. Par la dînette. Le restau universitaire fermait l’été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l’extra, pas du courant. Aucun passé d’aide-culinaire dans les jupes de maman ni l’un ni l’autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu’il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m’imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l’aberration, le couple bouffon. Non je n’en ai pas vu beaucoup d’hommes peler des patates. Mon modèle à moi n’est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l’horizon, monsieur père laisse son épouse s’occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c’est tout. À toi d’apprendre ma vieille. Des

moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multi- colores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée. Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

Version anglaise, purée, philosophie de l'histoire, vite le supermarché va fermer, les études par petits bouts c'est distrayant mais ça tourne peu à peu aux arts d'agrément. J'ai terminé avec peine et sans goût un mémoire sur le surréalisme que j'avais choisi l'année d'avant avec enthousiasme. Pas eu le temps de rendre un seul devoir au premier trimestre, je n'aurai certainement pas le capes, trop difficile. Mes buts d'avant se perdent dans un flou étrange. Moins de volonté. Pour la première fois, j'envisage un échec avec indifférence, je table sur sa réussite à lui, qui, au contraire, s'accroche plus qu'avant, tient à finir sa licence et sciences po en juin, bout de projets. Il se ramasse sur lui-même et moi je me dilue, je m'engourdis. Quelque part dans l'armoire dorment des nouvelles, il les a lues, pas mal, tu devrais continuer. Mais oui, il m'encourage, il souhaite que je réussisse au concours de prof, que je me « réalise » comme lui. Dans la conversation, c'est toujours le discours de l'égalité. Quand nous nous sommes rencontrés dans les Alpes, on a parlé ensemble de Dostoïevski et de la révolution algérienne. Il n'a pas la naïveté de croire que le lavage de ses chaussettes me comble de bonheur, il me dit et me répète qu'il a horreur des femmes popotes. Intellectuellement, il est pour ma liberté, il établit des plans d'organisation pour les courses, l'aspirateur, comment me plaindrais-je. Comment lui en voudrais-je aussi quand il prend son air contrit d'enfant bien élevé, le doigt sur la bouche, pour rire, « ma pitchoune, j'ai oublié d'essuyer la vaisselle... » tous les conflits se rapetissent et s'engluent dans la gentillesse du début de la vie commune, dans cette parole enfantine qui nous a curieusement saisis, de ma poule à petit coco, et nous dodine tendrement, innocemment.

### Textes complémentaires, entretien

#### **Texte 1. Molière, *L'École des Femmes*, III, 2, 1662,**

Arnolphe : Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage:

A d'austères devoirs le rang de femme engage;

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,

Pour être libertine et prendre du bon temps.

Votre sexe n'est là que pour la dépendance:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité;

L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;

L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne;

Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,  
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,  
Le valet à son maître, un enfant à son père,  
A son supérieur le moindre petit frère,  
N'approche point encor de la docilité,  
Et de l'obéissance, et de l'humilité,  
Et du profond respect où la femme doit être  
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

**Texte 2. Jean de la Bruyère, *Les Caractères*, 1694, chapitre « Des Femmes », 49 (VII)**

« Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? Par quelles lois, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la faiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire ? Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes, qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins. On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché ; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde. »

**Texte 3. Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile ou de l'éducation*, 1762**

« Ce que Sophie sait le mieux, et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire, et qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office ; elle sait le prix des denrées ; elle en connaît les qualités ; elle sait fort bien tenir les comptes ; elle sert de maître d'hôtel à sa mère. Faite pour être un jour mère de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle, elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques, et le fait toujours volontiers. »

**Texte 4. Choderlos de Laclos, *Discours sur la question posée par l'Académie de Châlons-sur-Marne : Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ?*, 1783 :**

*En 1783, l'Académie de Châlons-sur-Marne propose un concours (le fait est courant en ce XVIIIe siècle philosophe, et le Discours sur l'inégalité de Rousseau était la réponse à une question proposée par l'Académie de Dijon) avec la question suivante : « Quels seraient les meilleurs moyens de perfectionner l'éducation des femmes ? ». Laclos n'enverra jamais sa réponse.*

« [...] Ô femmes ! approchez et venez m'entendre. Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravés. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par une longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants mais commodes aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable. Si ce tableau fidèlement tracé vous laisse de sang-froid, si vous pouvez le considérer sans émotion, retournez à vos occupations futiles. *Le mal est sans remède, les vices se sont changés en mœurs.* Mais si au récit de vos malheurs et de vos pertes, vous rougissez de honte et de colère, si des larmes d'indignation s'échappent de vos yeux, si vous brûlez du

noble désir de ressaisir vos avantages, de rentrer dans la plénitude de votre être, ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. »

**Texte 5. Olympe de Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, 1791, manuel p. 258-259**

**Texte 6. George Sand, *Aux membres du comité central*, 1848**

« En attendant que la loi consacre cette égalité civile, il est certain qu'il y a des abus exceptionnels et intolérables de l'autorité maritale. Il est certain aussi que la mère de famille, mineure à 80 ans, est dans une situation ridicule et humiliante. Il est certain que le seul droit de despotisme attribue au mari son droit de refus de souscrire aux conditions matérielles du bonheur de la femme et des enfants, son droit d'adultère hors du domicile conjugal, son droit de meurtre sur la femme infidèle, son droit de diriger à l'exclusion de sa femme l'éducation des enfants, celui de les corrompre par de mauvais exemples ou de mauvais principes, en leur donnant ses maîtresses pour gouvernantes comme cela s'est vu dans d'illustres familles; le droit de commander dans la maison et d'ordonner aux domestiques, aux servantes surtout d'insulter la mère de famille ; celui de chasser les parents de la femme et de lui imposer ceux du mari, le droit de la réduire aux privations de la misère tout en gaspillant avec des filles le revenu ou le capital qui lui appartiennent, le droit de la battre et de faire repousser ses plaintes par un tribunal si elle ne peut produire de témoins ou si elle recule devant le scandale; enfin le droit de la déshonorer par des soupçons injustes ou de la faire punir pour des fautes réelles. Ce sont là des droits sauvages, atroces, anti-humains et les seules causes, j'ose le dire, des infidélités, des querelles, des scandales et des crimes qui ont souillé si souvent le sanctuaire de la famille, et qui le souilleront encore, ô pauvres humains, jusqu'à ce que vous brisiez à la fois l'échafaud et la chaîne du bague pour le criminel, l'insulte et l'esclavage intérieur, la prison et la honte publique pour la femme infidèle. Jusque- là, la femme aura toujours les vices de l'opprimé, c'est-à-dire les ruses de l'esclave et ceux de vous qui ne pourront pas être tyrans, seront ce qu'ils sont aujourd'hui en si grand nombre, les esclaves ridicules de leurs esclaves vindicatifs.

En effet quelle est la liberté dont la femme peut s'emparer par fraude ? celle de l'adultère. Quelle est la dignité dont elle peut se targuer à l'insu de son mari ? la fausse dignité d'un ascendant ridicule pour elle comme pour lui. »

**Texte 7. Flaubert, *Madame Bovary II, 12*, 1857**

« Par l'effet seul de ses habitudes amoureuses, Mme Bovary changea d'allures. Ses regards devinrent plus hardis, ses discours plus libres; elle eut même l'inconvenance de se promener avec M. Rodolphe, une cigarette à la bouche, comme pour narguer le monde; enfin, ceux qui doutaient encore ne doutèrent plus quand on la vit, un jour, descendre de l'Hirondelle, la taille serrée dans un gilet, à la façon d'un homme ; et Mme Bovary mère, qui, après une épouvantable scène avec son mari, était venue se réfugier chez son fils, ne fut pas la bourgeoise la moins scandalisée. Bien d'autres choses lui déplurent : d'abord Charles n'avait point écouté ses conseils pour l'interdiction des romans ; puis, le genre de la maison lui déplaisait; elle se permit des observations, et l'on se fâcha, une fois surtout, à propos de Félicité.

Mme Bovary mère, la veille au soir, en traversant le corridor, l'avait surprise dans la compagnie d'un homme, un homme à collier brun, d'environ quarante ans, et qui, au bruit de ses pas, s'était vite échappé de la cuisine. Alors Emma se prit à rire ; mais la bonne dame s'emporta, déclarant qu'à moins de se moquer des mœurs, on devait surveiller celles des domestiques.

— De quel monde êtes-vous ? dit la bru, avec un regard tellement impertinent que Mme Bovary lui demanda si elle ne défendait point sa propre cause.

— Sortez ! fit la jeune femme se levant d'un bond.

— Emma !... maman !... s'écriait Charles pour les rapatrier.

Mais elles s'étaient enfuies toutes les deux dans leur exaspération. Emma trépignait en répétant :  
— Ah ! quel savoir-vivre ! quelle paysanne ! Il courut à sa mère ; elle était hors des gonds, elle balbutiait :  
— C'est une insolente ! une évaporée ! pire, peut-être !  
— Et elle voulait partir immédiatement, si l'autre ne venait lui faire des excuses. Charles retourna donc vers sa femme et la conjura de céder ; il se mit à genoux ; elle finit par répondre :  
— Soit ! j'y vais.  
— En effet, elle tendit la main à sa belle-mère avec une dignité de marquise, en lui disant :  
— Excusez-moi, madame. »

**Texte 8. Maupassant, *Bel-Ami*, I, 8, 1885**

La veuve de M. Forestier explique à Duroy qui veut l'épouser, sa conception du mariage, bien éloignée des règles édictées par le Code Civil :

« Comprenez-moi bien. Le mariage pour moi n'est pas une chaîne, mais une association. J'entends être libre, tout à fait libre de mes actes, de mes démarches, de mes sorties, toujours. Je ne pourrais tolérer ni contrôle, ni jalousie, ni discussion sur ma conduite. Je m'engagerais, bien entendu, à ne jamais compromettre le nom de l'homme que j'aurais épousé, à ne jamais le rendre odieux ou ridicule. Mais il faudrait aussi que cet homme s'engageât à voir en moi une égale, une alliée, et non pas une inférieure ni une épouse obéissante et soumise. Mes idées, je le sais, ne sont pas celles de tout le monde, mais je n'en changerai point. Voilà. »

**Texte 9. Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, 1963, manuel p. 514-515.**

### Séquence n° 4. L'éducation humaniste : idéaux et défaites

**Objet(s) d'étude :** Vers un espace culturel européen, renaissance et humanisme

**Problématiques :** Comment l'Humanisme à travers un renouveau éducatif fonde-t-il un nouvel homme ?

**Comment cet idéal progressivement s'érode ?**

#### *Première partie : l'exposé*

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :*

• **Groupement de textes :**

- ✓ Rabelais, *Pantagruel*, manuel p. 88
- ✓ Rabelais, *Gargantua*, manuel p. 90
- ✓ Rabelais, *Gargantua*, manuel p. 91
- ✓ Montaigne, *Essais*, manuel p. 109

#### *Seconde partie : l'entretien*

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive :*

- ✓ Érasme, *Lettre à maître Juan Vergara*, 1533, extrait de « Écoute maintenant avec quel dévouement » à « rites indigènes ».
- ✓ Etienne Dolet, *Commentaire sur la langue latine*, 1536, extrait de « Il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe » (...) à « rites indigènes »
- ✓ Du Bellay, *Les regrets*, sonnet XXXII, 1558
- ✓ Antoine Compagnon. *Un été avec Montaigne*, chapitre 22 « La tête bien faite », Des Equateurs, 2013, p. 68-70.
- ✓ « Rabelais, Montaigne et l'éducation », *Historia*, n°681, septembre 2003

**Iconographie**

- ✓ Gossouin de Metz, *Le maître menace sa classe de la fêrule*, in *Image du monde*, XIVe siècle
- ✓ *Livre d'heures de Marie Chantault*, début du XVIe siècle
- ✓ Rosso Fiorentino, *l'Ignorance Chassée*, Château de Fontainebleau, vers 1536, manuel p. 89.

## Séquence n° 4. L'éducation humaniste : idéaux et défaites

« Traiter de la façon d'élever et d'éduquer les enfants semble être la chose la plus importante et la plus difficile de toute la science humaine », Montaigne, *Les Essais*, Livre I, chapitre XXV

« l'homme ne naît pas homme, il le devient », Érasme, *Comment éduquer les enfants* » (1519), traduit en français en 1537

### Documents complémentaires

#### Documents iconographiques



Le maître menace sa classe de la fétule  
*Image du monde*, XIVe siècle



*Livre d'heures* de Marie Chantault, début du XVIe siècle Gossouin de Metz,

#### Textes

##### **Texte 1. Érasme, *Lettre à maître Juan Vergara*, 1533, extrait**

« Écoute maintenant avec quel dévouement il se consacre à ses enfants. Il a quatre fils, autant de filles, tous bien doués. [...] Dès leur prime adolescence, ils quittent la maison paternelle pour l'Italie ou la France : ainsi ils s'habituent aux langues et aux coutumes étrangères. C'est là comme une greffe intellectuelle qui les adoucit et les dépouille de leur naturel sauvage, s'ils en ont un. Car rien n'est plus quinteux [désagréable] que ceux qui ont passé leur vie dans leur patrie : ils haïssent l'étranger et condamnent tout ce qui diffère de leurs rites indigènes. »

##### **Texte 2. Etienne Dolet, *Commentaire sur la langue latine*, 1536, extrait**

« Il y a un siècle, la barbarie régnait partout en Europe. Mais une armée de lettrés, levée de tous les coins de l'Europe, maîtres dans les deux langues grecque et latine, fait de tels assauts au camp ennemi qu'enfin la barbarie n'est plus le refuge ; elle a depuis longtemps disparu d'Italie ; elle est sortie d'Allemagne ; elle s'est sauvée d'Angleterre ; elle a fui hors d'Espagne ; elle est bannie de France. Il n'y a plus une ville qui donne asile au monstre. Maintenant l'homme apprend à se connaître ; maintenant, il marche à la lumière du grand jour, au lieu de tâtonner misérablement dans les ténèbres. Maintenant, l'homme s'élève vraiment au-dessus de l'animal par son âme et son langage qu'il perfectionne. Les lettres ont repris leur véritable mission qui est de faire le bonheur de l'homme, de remplir sa vie de tous les biens. Courage ! Elle grandira, cette jeunesse qui, en ce moment, reçoit une bonne instruction : elle fera descendre de leur siège les ennemis du savoir ; elle entrera dans le conseil des rois ; elle administrera les affaires de l'Etat. Son premier acte sera d'instituer partout ces bonnes études qui apprennent à fuir le vice et engendrent l'amour de la vertu. »

### **Texte 3. Du Bellay, *Les regrets*, sonnet XXXII, 1558**

Je me feray sçavant en la philosophie,  
En la mathématique, et médecine aussi :  
Je me feray légiste, et d'un plus haut souci  
Apprendray les secrets de la théologie :

Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie,  
De l'escrime et du bal. Je discourais ainsi,  
Et me vantaïs en moi d'apprendre tout ceci,  
Quand je changeai la France au séjour d'Italie.

Ô beaux discours humains ! Je suis venu si loin,  
Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin,  
Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge.

Ainsi le marinier souvent pour tout trésor  
Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or,  
Ayant fait, comme moi, un malheureux voyage.

### **Texte 4. Antoine Compagnon. *Un été avec Montaigne*, chapitre 22 « La tête bien faite », *Des Equateurs*, 2013, p. 68-70.**

« Dans tout débat sur l'école, on ne tarde pas à convoquer Rabelais et Montaigne : Rabelais qui voulait, suivant la lettre de Pantagruel à son fils Gargantua, que celui-ci devînt un « abîme de science », et Montaigne qui préférait un homme à « la tête bien faite » plutôt que « bien pleine ». Voilà résumés, et opposés, les deux objectifs de toute pédagogie : d'une part, des connaissances, d'autre part, des compétences, pour employer le jargon d'aujourd'hui. Montaigne protestait déjà contre le bourrage de crâne scolaire dans les chapitres « Du pédantisme » et « De l'institution des enfants », au premier livre des *Essais* :

« De vrai le soin et la dépense de nos pères, ne vise qu'à nous meubler la tête de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : Ô le savant homme ! Et d'un autre, Ô le bon homme ! Il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : Ô les lourdes testes ! Nous nous enquérons volontiers, Sait-il du Grec ou du Latin ? écrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière » (I, 24, 208).

Montaigne fait le procès de l'enseignement de son époque. La Renaissance prétend avoir rompu avec l'obscurité du Moyen Âge et retrouvé les lettres anciennes, mais l'on continue de privilégier la quantité de l'instruction au détriment de la qualité de son assimilation. À la science pour la science, Montaigne oppose la sagesse. Il dénonce la perversité d'une éducation encyclopédique pour laquelle les connaissances deviennent un but en soi, alors que le savoir importe moins que ce que l'on en fait, le savoir-faire et le savoir-vivre. On respecte les hommes savants au lieu d'admirer les hommes sages. Montaigne enfonce le clou :

« Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant. Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain, et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquée à leurs petits : ainsi nos pédants vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent » (208).

Je reviendrai sur la méfiance de Montaigne envers la mémoire. Il s'excuse souvent d'en être dépourvu, mais, au fond, il en est bien content, car la mémoire n'a rien d'un atout, quand elle sert à faire l'économie du jugement. Il compare la lecture, toute instruction, à la digestion. Les leçons,

comme les aliments, ne doivent pas être goûtées du bout des lèvres seulement, et gobées toutes crues, mais mâchées lentement, ruminées dans l'estomac afin de nourrir de leur substance l'esprit et le corps. Sinon, on les régurgite comme une nourriture étrangère. L'éducation, selon Montaigne, vise l'appropriation des savoirs : l'enfant doit les faire siens, les transformer en son jugement.

Le débat sur la mission de l'école n'est pas clos. Mais, pour résumer les positions, il ne serait pas juste d'opposer trop vite le libéralisme de Montaigne à l'encyclopédisme de Rabelais. D'abord, si la lettre de Pantagruel à Gargantua proposait un programme exhaustif et excessif, c'est qu'il était destiné à un géant. Ensuite, la lettre se poursuivait par ce conseil que Montaigne n'aurait pas désavoué : « Science sans Conscience n'est que ruine de l'âme. » La conscience, c'est-à-dire l'honnêteté, la moralité, est bien le but dernier de tout enseignement. C'est ce qui reste quand on a digéré, quand on a presque tout oublié. »

### **Texte 5. « Rabelais, Montaigne et l'éducation », *Historia*, n°681, septembre 2003**

« François Rabelais, comme l'ensemble des humanistes du début du siècle est très hostile à la Sorbonne qui concrétise tous les errements du passé en ce qui concerne la rigidité de pensée et une méthode d'enseignement qu'il juge obsolète. Il qualifie les vénérables docteurs en théologie de " sorbonicoles " et leurs coutumes pédagogiques de " sorbonagres " ; plus tard dans les éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* parues en 1542, il remplace ces adjectifs virulents par le terme générique de sophistes ou sophisme. Car Rabelais, comme Montaigne à la génération suivante, s'élève contre une éducation qui ne laisse aucune place à la liberté de pensée, qui fait de l'élève ou de l'étudiant un être soumis à l'autorité, peu apte à réfléchir par lui-même. Le vice majeur de ce système ancien réside dans le " par cœur " ; en effet, les maîtres anciens et pas seulement ceux de la Sorbonne font apprendre un fatras indigeste que l'on doit pouvoir réciter aussi bien à l'endroit qu'à l'envers ; les deux écrivains se rejoignent sur ce point ; savoir par cœur n'est pas savoir, affirme Montaigne, c'est tenir ce qu'on donne en garde à sa mémoire.

Pour l'un comme pour l'autre, l'éducation vise à former le jugement des jeunes gens, à les conduire à la curiosité des autres hommes et du monde de la nature ; « une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine », la phrase de Montaigne est devenu un proverbe. Mais entre Rabelais et Montaigne se marque l'écart d'une génération. Alors que dans le programme éducatif de Gargantua se lit une frénésie de tout connaître, depuis les textes sacrés et ceux des maîtres anciens grecs et latins jusqu'à la botanique, à l'astronomie, à la musique et à la géométrie en passant par les jeux sportifs, Montaigne prône un programme bien plus modéré qui n'exige pas autant de mobilisation de la part de l'étudiant. Il conseille de laisser courir l'élève selon son tempérament, selon ses goûts, de l'enseigner par la douceur plus que par une charge encyclopédique. Rabelais frémit d'un enthousiasme qu'il veut communiquer aux plus jeunes devant les possibilités offertes à l'homme par la découverte des nouvelles disciplines, des nouveaux champs de la connaissance. Il est tout entier dans la certitude que l'individu dispose de capacités extraordinaires pour saisir la majeure partie des savoirs de son temps et jouir dans le même mouvement de l'ivresse d'un corps bien huilé par l'exercice. Montaigne ne détient plus cette confiance dans l'humanité, il vit les guerres civiles et leur cortège d'intolérance, d'incompréhension réciproques, de blocages mentaux meurtriers face à l'autre ; son désir est d'ouvrir l'esprit de la jeunesse à la diversité des coutumes et des mœurs ; par les voyages, les entretiens, les contacts livresques avec les Anciens, il espère sans trop y croire que la folie humaine pourra être adoucie. »

SÉQUENCE N° 4/5, *LE MISANTHROPE OU L'ATRABILAIRE AMOUREUX*, MOLIÈRE, 1666, OU L'INSOCIABLE SOCIABILITÉ ?

Objet(s) d'étude : Le texte théâtral et sa représentation

Problématique : *En quoi Le Misanthrope met-il en place au sein de la comédie un débat sur les limites de la sincérité et de l'hypocrisie, sur l'insociable sociabilité?*

PREMIÈRE PARTIE : L'EXPOSÉ

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :*

- **Œuvre intégrale**
  
- **Analyses d'extraits :**
  - ✓ **I, 1** : début jusqu'à Alceste : « Mon Dieu, laissons, là, vos comparaisons fades », v. 1-100.
  - ✓ **II, 4** : Philinthe : « On fait assez de cas de son oncle Damis » jusqu'à Célimène « À bien injurier les personnes qu'on aime », v. 631-770
  - ✓ **III, 5** : début jusqu'à Célimène « D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts », v. 873-960
  - ✓ **V, 4** : Alceste « Oui je veux bien, perfide, oublier vos forfaits » jusqu'à la fin, v. 1757-1808

SECONDE PARTIE : L'ENTRETIEN

*Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :*

La question de l'hypocrisie et de la sincérité, celle de l'honnête homme, la grande comédie

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive*

- **Œuvre complète :**
  - ✓ **RÉZA, Art, 1994**
  - ✓ Sa mise en scène par Patrice Kerbrat, 1994, joué par Fabrice Luchini, Pierre Vaneck et Pierre Arditi, cf. <https://youtu.be/BCIyBbD0QwA>
  
- **Textes et documents complémentaires :**
  - ✓ **Rousseau, Lettre à d'Alembert sur les spectacles, 1758, extrait**
    - Mise en scènes du *Misanthrope* : étude comparée d'extraits
  - ✓ 1977: mise en scène de: Pierre Dux, Comédie française
  - ✓ 2001 : mise en scène de Jean-Pierre Miquel, Théâtre du Vieux-Colombier, avec Denis Podalydès.
  - ✓ 2003 : mise en scène de Stéphane Braunschweig, Théâtre National de Strasbourg

Mises en scène du *Misanthrope* de Molière

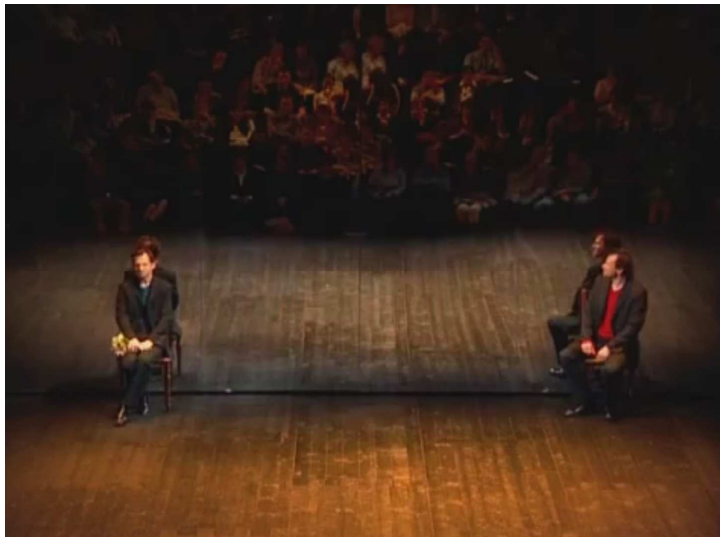
Mise en scène de Pierre Dux 1977



Mise en scène de Jean Pierre Miquel 2000



Mise en scène de Stéphane Braunschweig, 2003



Rousseau s'en prend longuement au *Misanthrope*, précisément parce que c'est selon lui, le chef-d'œuvre de Molière et pour des raisons personnelles aussi : brouillé avec la société mondaine, avec Mme d'Épinay, avec Grimm et bientôt avec Diderot, il s'identifie sans doute à Alceste, le façonnant à sa propre image. Quant à Philinte, il lui prête les défauts de Grimm, son ennemi intime. Il semble donc plaider sa propre cause quand il accuse Molière de ridiculiser la vertu et d'opposer à l'honnête homme (Alceste), l'homme de société (Philinte), idéal de Voltaire et de tous les philosophes.

### *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758

« Je trouve que cette comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Molière a composé son théâtre, et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public[1], il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent[2] ; sur ce goût il s'est formé un modèle, et sur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pièces[3]. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde ; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules : et, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société[4], après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restait à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans *Le Misanthrope*.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien[5] ; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable. On pourrait dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. À cela je répons qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage : il ne faut pas que ce nom de misanthrope en impose, comme si celui qui le porte était ennemi du genre humain. Une pareille haine ne serait pas un défaut, mais une dépravation de la nature et le plus grand de tous les vices. Le vrai misanthrope est un monstre. S'il pouvait exister, il ne ferait pas rire, il ferait horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une pièce intitulée *La Vie est un songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette pièce, voilà le vrai misanthrope.

Qu'est-ce donc que le misanthrope de Molière ? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains : qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il était moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, serait-il plus humain lui-même ? Autant vaudrait soutenir qu'un tendre père aime mieux les enfants d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci et ne dit jamais rien aux autres[6].

Ces sentiments du misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain. Mais en quelle occasion le dit-il ? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir lâchement son sentiment et tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui-même au plus fort de sa colère[7]. Il est naturel que cette colère dégénère en emportement et lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause :

« ... Les uns parce qu'ils sont méchants[8]

Et les autres, pour être aux méchants complaisants. »

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des uns et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avait ni fripons ni flatteurs, il aimerait tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens ; ou plutôt les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi ; car, au fond, je ne connais point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde[9], qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants, et flatte, par sa coupable complaisance, les vices d'où naissent tous les désordres de la société.

[1] C'est pour Molière la « grande règle de toutes les règles ».

[2] Goût mondain et donc corrompu.

[3] Cette unité de conception qu'avance Rousseau est fort discutable.

[4] Voltaire le félicite au contraire d'être un « législateur des bienséances du monde. »

[5] Avec quelques défauts cependant...

[6] On peut se demander si les indignations d'Alceste sont bien celles d'un philosophe et s'il n'a pas des motifs plus personnels.

[7] Rousseau, comme Alceste, semble exagérer l'importance de l'incident.

[8] Rousseau cite de mémoire et déforme le vers 119 : « Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants. »

[9] Philinte, « l'ami du genre humain ».

SÉQUENCE N° 6, Réécriture du *Misanthrope* de Molière : les figures d'Alceste

Objet(s) d'étude : : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours  
Problématique : *Comment et pourquoi réécrire la figure d'Alceste ?*

PREMIÈRE PARTIE : L'EXPOSÉ

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture analytique :*

- ✓ **RÉZA, *Art*, 1994**
- **Analyses d'extraits :**
- ✓ « SERGE. En fait, tu manques d'humour, tout bêtement. (...) Et lorsqu'il aurait été gisant au sol, moitié mort, lui dire, et toi, qui es tu comme ami, quelle sorte d'ami es tu Serge, qui n'estime pas son ami supérieur ? »
- ✓ « YVAN. Pourquoi tu ne le mets pas là ? (...) *Sur ces mots, Yvan prend sa décision : il sort précipitamment* »
- ✓ « *Mû par une impulsion soudaine, Serge prend l'Antrios et le rapporte où il se trouvait, en dehors de la pièce. Il revient aussitôt (...) S'ensuit une sorte de lutte grotesque, très courte, qui se termine par un coup que prend malencontreusement Yvan.* »

SECONDE PARTIE : L'ENTRETIEN

*Approches d'ensemble retenues pour l'étude de l'œuvre intégrale :*

Comparaison des personnages d'*Art* avec ceux du *Misanthrope*, la question de la misanthropie et de l'amitié

*Textes ayant fait l'objet d'une lecture cursive*

▪ **Textes et documents complémentaires :**

- ✓ DEMOUSTIER, *Alceste à la campagne, ou le Misanthrope corrigé*, comédie en 3 actes en vers, 1790, I, 1, extrait
- ✓ FABRE D'ÉGLANTINE, *Le Philinte de Molière, ou La suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes, 1790, I, 3, extrait
- ✓ Charles JOLIET, *Le mariage d'Alceste*, comédie pastiche en un acte, en vers, 1874, scène 1, extrait
- ✓ COURTELINE, *La Conversion d'Alceste*, 1905, I, 1, extrait

• **Vidéos**

- ✓ RÉZA, *Art*, mise en scène par Patrice Kerbrat, 1994, joué par Fabrice Luchini, Pierre Vaneck et Pierre Arditi, cf. <https://youtu.be/BCIyBbD0QwA>
- ✓ Jacques Rampal, *Célimène et le Cardinal*, 1992, DVD 2006, avec Patrick Préjean, et Claude Jade

Établissement : **Lycée Alain-Fournier, Bourges** Classe : ..... (indiquer la série)

Manuel utilisé : **Français Littérature, anthologie chronologique, Nathan, 2011**

**L.A.1**

SERGE. En fait, tu manques d'humour, tout bêtement.

MARC. Sûrement.

SERGE. Tu manques d'humour Marc. Tu manques d'humour pour de vrai mon vieux. On est tombé d'accord là dessus avec Yvan l'autre jour, tu manques d'humour. Qu'est ce qu'il fout celui là ? Incapable d'être à l'heure, c'est infernal ! On a raté la séance

MARC. ... Yvan trouve que je manque d'humour?...

SERGE. Yvan dit comme moi, que ces derniers temps, tu manques un peu d'humour.

MARC. La dernière fois que vous vous êtes vus, Yvan t'a dit qu'il aimait beaucoup ton tableau et que je manquais d'humour...

SERGE. Ah oui, oui, ça, le tableau, beaucoup, vraiment. Et sincèrement... Qu'est ce que tu manges ?

MARC. Ignatia.

SERGE. Tu crois à l'homéopathie maintenant.

MARC. Je ne crois à rien.

SERGE. Tu ne trouves pas qu'Yvan a beaucoup maigri ?

MARC. Elle aussi.

SERGE. Ça les ronge ce mariage.

MARC. Oui.

*Ils rient.*

SERGE. Paula, ça va ?

MARC. Ça va. (*Désignant l'Antrios.*) Tu vas le mettre où ?

SERGE. Pas décidé encore. Là. Là ?... Trop ostentatoire.

MARC. Tu vas l'encadrer ?

SERGE (*riant gentiment*). Non !... Non, non...

MARC. Pourquoi ?

SERGE. Ça ne s'encadre pas.

MARC. Ah bon ?

SERGE. Volonté de l'artiste. Ça ne doit pas être arrêté. Il y a un entourage... (*Il fait signe à Marc de venir observer la tranche*) Viens voir... Tu vois...

MARC. C'est du sparadrap ?

SERGE. Non, c'est une sorte de kraft... Confectionné par l'artiste.

MARC. C'est amusant que tu dises l'artiste.

SERGE. Tu veux que je dise quoi ?

MARC. Tu dis l'artiste, tu pourrais dire le peintre ou... comment il s'appelle... Antrios...

SERGE. Oui... ?

MARC. Tu dis l'artiste comme une sorte de... enfin bref, ça n'a pas d'importance. Qu'est ce qu'on voit ? Essayons de voir quelque chose de consistant pour une fois.

SERGE. Il est huit heures. On a raté toutes les séances. C'est inimaginable que ce garçon il n'a rien à foutre, tu es d'accord soit continuellement en retard ! Qu'est ce qu'il fout ?!

MARC. Allons dîner.

SERGE. Oui. Huit heures cinq. On avait rendez vous entre sept et sept heures et demie... Tu voulais dire quoi ? Je dis l'artiste comme quoi ?

MARC. Rien. J'allais dire une connerie.

SERGE. Non, non, dis.

MARC. Tu dis l'artiste comme une... comme une entité intouchable. L'artiste... Une sorte de divinité...

SERGE (*il rit*). Mais pour moi, c'est une divinité ! Tu ne crois pas que j'aurais claqué cette fortune pour un vulgaire mortel !...

MARC. Bien sûr.

SERGE. Lundi, je suis allé à Beaubourg, tu sais combien il y a d'Antrios à Beaubourg ?... Trois ! Trois Antrios !... A Beaubourg !

MARC. Épatant.

SERGE. Et le mien n'est pas moins beau !...

SERGE. Écoute, je te propose quelque chose, si Yvan n'est pas là dans exactement trois minutes, on fout le camp. J'ai découvert un excellent lyonnais.

MARC. Pourquoi tu es à cran comme ça ?

SERGE. Je ne suis pas à cran.

MARC. Si, tu es à cran.

SERGE. Je ne suis pas à cran, enfin si, je suis à cran parce que c'est inadmissible ce laxisme, cette incapacité à la contrainte !

MARC. En fait, je t'énerve et tu te venges sur le pauvre Yvan.

SERGE. Le pauvre Yvan, tu te fous de moi ! Tu ne m'énerves pas, pourquoi tu m'énerverais.

\*

SERGE. Il m'énerve. C'est vrai.

Il m'énerve.

Il a un petit ton douceâtre. Un petit sourire entendu derrière chaque mot.

On a l'impression qu'il s'efforce de rester aimable.

Ne reste pas aimable, mon petit vieux ! Ne reste pas aimable. Surtout !

Serait ce l'achat de l'Antrios ?... L'achat de l'Antrios qui aurait déclenché cette gêne entre nous ?...

Un achat... qui n'aurait pas eu sa caution ?...

Mais je me fous de sa caution ! je me fous de ta caution, Marc !...

\*

MARC. Serait ce l'Antrios, l'achat de l'Antrios ?...

Non Le mal vient de plus loin...

Il vient très précisément de ce jour où tu as prononcé, sans humour, parlant d'un objet d'art, le mot déconstruction.

Ce n'est pas tant le terme de déconstruction qui m'a bouleversé que la gravité avec laquelle tu l'as proféré.

Tu as dit sérieusement, sans distance, sans un soupçon d'ironie, le mot déconstruction, toi, mon ami.

Ne sachant comment affronter cette situation j'ai lancé que je devenais misanthrope et tu m'as rétorqué, mais qui es tu ? D'où parles tu ? ...

D'où es tu en mesure de t'exclure des autres ? m'a rétorqué Serge de la manière la plus infernale. Et la plus inattendue de sa part... Qui es tu mon petit Marc pour t'estimer supérieur ? ...

Ce jour là, j'aurais dû lui envoyer mon poing dans la gueule.

Et lorsqu'il aurait été gisant au sol, moitié mort, lui dire, et toi, qui es tu comme ami, quelle sorte d'ami es tu Serge, qui n'estime pas son ami supérieur ?

## L.A. 2

YVAN. Pourquoi tu ne le mets pas là (le tableau de L'Antrios)?

SERGE. Parce que là, il est écrasé par la lumière du jour.

YVAN. Ah oui.

J'ai pensé à toi aujourd'hui, au magasin on a reproduit cinq cents affiches d'un type qui peint des fleurs blanches, complètement blanches, sur un fond blanc.

SERGE. L'Antrios n'est pas blanc.

YVAN. Non, bien sûr. Mais c'est pour dire.

MARC. Tu trouves que ce tableau n'est pas blanc, Yvan ?

YVAN. Pas tout à fait, non

MARC. Ah bon. Et tu vois quoi comme couleur?

YVAN. Je vois des couleurs je vois du jaune, du gris, des lignes un peu ocre.

MARC. Et tu es ému par ces couleurs.

YVAN. Oui je suis ému par ces couleurs.

MARC. Yvan, tu n'as pas de consistance. Tu es un être hybride et flasque.

SERGE. Pourquoi tu es agressif avec Yvan comme ça ?

MARC. Parce que c'est un petit courtisan, servile, bluffé par le fric, bluffé par ce qu'il croit être la culture, culture que je vomis définitivement d'ailleurs. *Un petit silence.*

SERGE. ... Qu'est ce qui te prend?

MARC (*à Yvan*). Comment peux tu, Yvan ?... Devant moi. Devant moi, Yvan.

YVAN. Devant toi, quoi ?... Devant toi, quoi ?... Les couleurs me touchent. Oui. Ne t'en déplaie.

Et cesse de vouloir tout régenter.

MARC. Comment peux tu dire, devant moi, que ces couleurs te touchent ?...

YVAN. Parce que c'est la vérité.

MARC. La vérité ? Ces couleurs te touchent ?

YVAN. Oui. Ces couleurs me touchent.

MARC. Ces couleurs te touchent, Yvan ?!

SERGE. Ces couleurs le touchent! Il a le droit !

MARC. Non, il n'a pas le droit.

SERGE. Comment, il n'a pas le droit ?

MARC. Il n'a pas le droit.

YVAN. Je n'ai pas le droit ?!...

MARC. Non.

SERGE. Pourquoi, il n'a pas le droit ? Tu sais que tu n'es pas bien en ce moment, tu devrais consulter.

MARC. Il n'a pas le droit de dire que ces couleurs le touchent, parce que c'est faux.

YVAN. Ces couleurs ne me touchent pas ?!

MARC. Il n'y a pas de couleurs. Tu ne les vois pas. Et elles ne te touchent pas.

YVAN. Parle pour toi !

MARC. Quel avilissement, Yvan!...

SERGE. Mais qui es tu, Marc ?!... Qui es tu pour imposer ta loi ? Un type qui n'aime rien, qui méprise tout le monde, qui met son point d'honneur à ne pas être un homme de son temps...

MARC. Qu'est ce que ça veut dire être un homme de son temps ?

YVAN. Ciao. Moi, je m'en vais.

SERGE. Où tu vas ?

YVAN. Je m'en vais. Je ne vois pas pourquoi je dois supporter vos vapeurs.

SERGE. Reste ! Tu ne vas pas commencer à te draper. Si tu t'en vas, tu lui donnes raison.

*(Yvan se tient, hésitant, à cheval entre deux décisions)*

Un homme de son temps est un homme qui vit dans, son temps.

MARC. Quelle connerie. Comment un homme peut vivre dans un autre temps que le sien ? Explique moi.

SERGE. Un homme de son temps, c'est quelqu'un dont on pourra dire dans vingt ans, dans cent ans, qu'il est représentatif de son époque.

MARC. Hum, hum. Et pour quoi faire?

SERGÉ. Comment pour quoi faire?

MARC. A quoi me sert qu'on dise de moi un jour, il a été représentatif de son époque ?

SERGE. Mais mon vieux, ce n'est pas de toi dont il s'agit, mon pauvre vieux ! Toi, on s'en fout ! Un homme de son temps, comme je te le signale, la plupart de ceux que tu apprécies, est un apport pour l'humanité... Un homme de son temps n'arrête pas l'histoire de la peinture à une vue hypo flamande de Cavaillon...

MARC. Carcassonne.

SERGE. Oui, c'est pareil. Un homme de son temps participe à la dynamique intrinsèque de l'évolution...

MARC. Et ça c'est bien, d'après toi.

SERGE. Ce n'est ni bien ni mal pourquoi veux tu moraliser ? c'est dans la nature des choses.

MARC. Toi par exemple, tu participes à la dynamique intrinsèque de l'évolution.

SERGE. Oui.

MARC. Et Yvan ?...

YVAN. Mais non. Un être hybride ne participe à rien.

SERGE. Yvan, à sa manière, est un homme de son temps.

MARC. Et tu vois ça à quoi chez lui ? Pas à la croûte qu'il a au dessus de sa cheminée !

YVAN. Ce n'est pas du tout une croûte!

SERGE. Si, c'est une croûte.

YVAN. Mais non!

SERGE. Peu importe. Yvan est représentatif d'un certain mode de vie, de pensée qui est tout à fait contemporain. Comme toi d'ailleurs. Tu es typiquement, je suis navré, un homme de ton temps. Et en réalité, plus tu souhaites ne pas l'être, plus tu l'es.

MARC. Alors tout va bien. Où est le problème ?

SERGE. Le problème est uniquement pour toi, qui mets ton point d'honneur à vouloir t'exclure du cercle des humains. Et qui ne peux y parvenir. Tu es comme dans les sables mouvants, plus tu cherches à t'extraire, plus tu t'enfonces. Présente tes excuses à Yvan.

MARC. Yvan est un lâche.

*Sur ces mots, Yvan prend sa décision : il sort précipitamment*

L.A.3.

*Mû par une impulsion soudaine, Serge prend l'Antrios et le rapporte où il se trouvait, en dehors de la pièce. Il revient aussitôt.*

MARC. Nous ne sommes pas dignes de le regarder...

SERGE. Exact.

MARC. Ou tu as peur qu'en ma présence, tu finisses par l'observer avec mes yeux...

SERGE. Non. Tu sais ce que dit Paul Valéry ? Je vais mettre de l'eau à ton moulin.

MARC. Je me fous de ce que dit Paul Valéry.

SERGE. Tu n'aimes pas non plus Paul Valéry ?

MARC. Ne me cite pas Paul Valéry.

SERGE. Mais tu aimais Paul Valéry!

MARC. Je me fous de ce que dit Paul Valéry.

SERGE. C'est toi qui me l'as fait découvrir. C'est toi même qui m'as fait découvrir Paul Valéry !

MARC. Ne me cite pas Paul Valéry, je me fous de ce que dit Paul Valéry.

SERGE. De quoi tu ne te fous pas ?

MARC. Que tu aies acheté ce tableau. Que tu aies dépensé vingt briques pour cette merde.

YVAN. Tu ne vas pas recommencer, Marc !

SERGE. Et moi je vais te dire ce dont je ne me fous pas puisqu'on en est aux confidences, je ne me fous pas de la manière dont tu as suggéré par ton rire et tes insinuations que moi même je trouvais cette œuvre grotesque. Tu as nié

que je pouvais avec sincérité y être attaché. Tu as voulu créer une complicité odieuse entre nous. Et pour reprendre ta formule Marc, c'est ça qui me relie moins à toi ces derniers temps, ce permanent soupçon que tu manifestes.

MARC. C'est vrai que je ne peux pas imaginer que tu aimes sincèrement ce tableau.

YVAN. Mais pourquoi?

MARC. Parce que j'aime Serge et que je suis incapable d'aimer Serge achetant ce tableau.

SERGE. Pourquoi tu dis, achetant, pourquoi tu ne dis pas, aimant ?

MARC. Parce que je ne peux pas dire aimant, je ne peux pas croire, aimant.

SERGE. Alors, achetant pourquoi, si je n'aime pas ?

MARC. C'est toute la question.

SERGE (*À Yvan*). Regarde comme il me répond avec suffisance je joue au con et lui il me répond avec la tranquille bouffissure du sous entendu !... (*À Marc*.) Et tu n'as pas imaginé une seconde, au cas, même improbable, où je puisse aimer vraiment, que je me blesse d'entendre ton avis catégorique, tranchant, complice dans le dégoût ?

MARC. Non.

SERGE. Quand tu m'as demandé ce que je pensais de Paula une fille qui m'a soutenu, a moi, pendant tout un dîner, qu'on pouvait guérir la maladie d'Elhers Danlos à l'homéopathie je ne t'ai pas dit que je la trouvais laide, rugueuse et sans charme. J'aurais pu.

MARC. C'est ce que tu penses de Paula ?

SERGE. A ton avis ?

YVAN. Mais non, il ne pense pas ça ! On ne peut pas penser ça de Paula !

MARC. Réponds moi.

SERGE. Tu vois, tu vois l'effet que ça fait !

MARC. Est ce que tu penses ce que tu viens de dire sur Paula ?

SERGE. Au delà, même.

YVAN. Mais non !!

MARC. Au delà, Serge ? Au delà du rugueux ? Veux tu m'expliquer l'au delà du rugueux ?...

SERGE. Ah, ah ! Quand ça te touche personnellement, la saveur des mots est plus amère, on dirait !...

MARC. Serge, explique moi l'au delà du rugueux...

SERGE. Ne prends pas ce ton de givre. Ne serait ce je vais te répondre, ne serait ce que sa manière de chasser la fumée de cigarette...

MARC. Sa manière de chasser la fumée de cigarette...

SERGE. Oui. Sa manière de chasser la fumée de cigarette. Un geste qui te paraît à toi insignifiant, un geste anodin, penses tu, pas du tout, sa manière de chasser la fumée de cigarette est exactement au cœur de sa rugosité.

MARC. ...Tu me parles de Paula, une femme qui partage ma vie, en ces termes insoutenables, parce que tu désapprouves sa façon de chasser la fumée de cigarette ?...

SERGE. Oui. Sa façon de chasser la fumée la condamne sans phrases.

MARC. Serge, explique moi, avant que je ne perde tout contrôle de moi même. C'est très grave ce que tu es en train de faire.

SERGE. N'importe quelle femme dirait, excusez moi, la fumée me gêne un peu, pourriez vous déplacer votre cendrier, non, elle, elle ne s'abaisse pas à parler, elle dessine son mépris dans l'air, un geste calculé, d'une lassitude un peu méchante, un mouvement de main, qu'elle veut imperceptible et qui sous entend, fumez, fumez, c'est désespérant mais à quoi bon le relever, et qui fait que tu te demandes si c'est toi ou la cigarette qui l'indispose.

YVAN. Tu exagères !...

SERGE. Tu vois, il ne dit pas que j'ai tort, il dit que j'exagère, il ne dit pas que j'ai tort. Sa façon de chasser la fumée de cigarette révèle une nature froide, condescendante et fermée au monde. Ce que tu tends toi même à devenir. C'est dommage Marc, c'est vraiment, dommage que tu sois tombé sur une femme aussi négative...

YVAN. Paula n'est pas négative ! ...

MARC. Retire tout ce que tu viens de dire, Serge.

SERGE. Non.

YVAN. Mais si !...

MARC. Retire ce que tu viens de dire...

YVAN. Retire, retire ! C'est ridicule !

MARC. Serge, pour la dernière fois, je te somme de retirer ce que tu viens de dire.

SERGE. Un couple aberrant à mes yeux. Un couple de fossiles.

Marc se jette sur Serge.

Yvan se précipite pour s'interposer.

MARC (*à Yvan*). Tire toi ! ...

SERGE (*à Yvan*). Ne t'en mêle pas !...

*S'ensuit une sorte de lutte grotesque, très courte, qui se termine par un coup que prend malencontreusement Yvan.*

« Faire parler *Philinte*, *Alceste* de nouveau !/ L'ouvrage est périlleux mais le projet est beau », Prologue de FABRE D'ÉGLANTINE, *Le Philinte de Molière*, 1790

Quelques suites théâtrales du *Misanthrope* de Molière

William Wycherley, *L'Homme franc* 1676,

Sheridan, *L'École de la médisance*, 1777,

Marmontel, *Le Misanthrope corrigé*, dans les *Contes moraux*, 1786,

Schiller, *Le Misanthrope réconcilié*, pièce inachevée, 1790,

Demoustier, *Alceste à la campagne, ou le Misanthrope corrigé*, comédie en 3 actes en vers, 1790,

Fabre d'Églantine, *Le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope*, 1790,

Labiche, *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, 1852,

Courtelaine, *La Conversion d'Alceste*, 1905,

Jacques Rampal, *Célimène et le cardinal*, 1992.

**Texte 1. DEMOUSTIER, *Alceste à la campagne, ou le Misanthrope corrigé*, comédie en 3 actes en vers, 1790**

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon d'Alceste, à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

**ALCESTE, (seul, assis.)**

Que cette solitude est heureuse et tranquille,

Et que je la préfère au tracas de la ville !

ici, loin des flateurs, des sots, des étourdis

Et des originaux, dont regorge Paris,

Contre les mœurs du temps, au fond de mon asyle,

Je puis gronder en paix et décharger ma bile ;

Je puis enfin, je puis, le soir et le matin,

Seul au coin de mon feu, boudier le genre-humain.

*Il se lève)*

Je vous abjure, usage, amitié, politesse ;

Je ferme pour jamais mon cœur à la tendresse ;

Je hais l'univers et mon plus grand plaisir,

Les vils humains, ce sera celui de vous haïr.

C'est sur la haine, ingrats, que mon bonheur se fonde...

Et je suis amoureux, moi qui hais tout le monde !

Je serai-je jamais à l'abri de tes traits,

Amour ! es-tu content des maux que tu m'as faits ?

Je n'ai rampé sous les loix d'une femme frivole.

Mes yeux se sont ouverts; j'ai brisé mon idole.

Pour vaincre mon erreur j'ai long-temps combattu,  
Cruel !... et tu me fais adorer la vertu !

Mon cœur de soupirer se faisoit un scrupule ;

Il s'est évanoui près de ma chère Ursule.

Sur son front, dans ses yeux respire la candeur;

Un mot couvre son teint du fard de la pudeur.

J'aime !... Mais plus mon cœur vers Ursule m'entraîne,

Plus contre les humains je sens croître ma haine.

Oui, je te brave, amour, et chargé de tes fers,

Je fais encore serment d'abhorrer l'univers.

Je veux vivre isolé... Mais je crois que l'on sonne.

**DUBOIS, (entrant)**

Monsieur.

**ALCESTE**

Je n'y suis point ; je ne veux voir personne.

**DUBOIS.**

C'est monsieur de Blonzac.

**ALCESTE.**

Pour lui c'est différent. *(Dubois sort.)*

Il pense comme moi sur les mœurs d'aprèsent.

C'est un esprit sensé, pour le siècle où nous sommes.

Je le hais un peu moins parce qu'il hait les hommes.

**Texte 2. FABRE D'ÉGLANTINE, *Le Philinte de Molière, ou La suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes, 1790**

ACTE I, SCÈNE III. ÉLIANTE, ALGESTE, PHILINTE.

**PHILINTE, se Jetant au cou d'Alceste.**

Alceste, embrassons-nous! Que j'aime

Ce souvenir touchant, qu'en un malheur extrême,

Vous avez pris le soin de venir, de voler

Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler !

**ÉLIANTE, émue.**

Rassurez-vous, Alceste, et croyez qu'Éliante

Ne voit pas vos malheurs d'une âme indifférente.

**ALCESTE, serrant les mains de ses amis.**

Je ne cherchais, sur la terre, un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on eût la liberté ;

Je ne le trouve point. Hé ! quel endroit sauvage

Que le vice insolent ne parcoure et ravage?

Ainsi de proche en proche, et de chaque cité,

Le vice, au loin, le poison de la perversité.

Dans la corruption le luxe prend racine;

Du luxe l'intérêt tire son origine ;

De l'intérêt provient la dureté du cœur.

Cet endurcissement étouffe tout honneur !

Il étouffe pitié, pudeur, lois et justice.

D'une apparence d'ordre et d'un devoir factice

Les crimes les plus grands grossièrement couverts,

Sont le code effronté de ce siècle pervers.

La vertu ridicule avec faste est vantée ;

Tandis qu'une morale en secret adoptée,

Morale désastreuse, est l'arme du puissant

Et des fripons adroits, pour frapper l'innocent.

**PHILINTE.**

Croyez qu'il est encor des Ames vertueuses,

Promptes à secourir les vertus malheureuses.

Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,

Prêts à s'intéresser à vous.

**ALCESTE.**

Est-il permis

Que, parmi tant de gens présents à ma mémoire,  
Je n'en sache pas un que je voulusse croire  
Assez franc et sincère, ici comme autre part,  
Pour mériter de moi la faveur d'un regard !  
Et que, dans le projet de quitter ma patrie,  
Vous deux soyez les seuls que mon âme attendrie  
Ne puisse abandonner parmi ceux que je vois.  
Je n'osais vous revoir au moins pour la dernière fois !

**PHILINTE.**

Vous espérez un meilleur sort. Vous changerez d'idée.  
L'espérance, en mon cœur, en est juste et fondée.  
Vous ne nous quittez pas ?

**ALCESTE.**

Je ne vous quitte pas !  
Je porterai si loin ma franchise et mes pas,  
Qu'enfin je trouverai pour eux un sûr asile.  
Morbieu ! grâce au destin qui de ces lieux m'exile,  
Je veux voir une fois si ce vaste univers  
Renferme un petit coin à l'abri des pervers ;

### Texte 3. Charles JOLIET, *Le mariage d'Alceste*, comédie pastiche en un acte, en vers, 1874

SCÈNE PREMIÈRE. ALCESTE, PHILINTE.

**PHILINTE.**

Vous partez ?

**ALCESTE.**

Tout à l'heure.

**PHILINTE.**

Où ?

**ALCESTE,**

Le destin me mène.

**PHILINTE,**

Vous auriez bien mieux fait d'épouser Célimène.

**ALCESTE.**

De mes futurs projets prenez moins de souci :  
Est-ce pour me narguer que vous venez ici ?

**PHILINTE.**

J'avais lieu d'espérer meilleur accueil, Alceste ;  
Mais je suis votre ami, permettez que je reste.  
Je vois que vous souffrez ; si c'est votre plaisir,  
Vous pouvez contre moi vous fâcher à loisir.

**ALCESTE.**

Philinte, vous savez quelle est ma théorie  
Sur l'amitié des gens. Il se peut qu'on en rie ;  
Je la garde et prétends n'en pas vouloir changer,  
Et vous auriez bien pu ne pas vous déranger.

**PHILINTE.**

La sincère amitié même au dédain résiste :  
C'est, au reste, l'avis d'un très-grand moraliste.

**ALCESTE.**

Que la peste soit d'eux ! Quand une vérité

Ou si j'aurai la preuve effrayante et certaine  
Que rien n'est si méchant que la nature humaine.

**PHILINTE, ricanant.**

Allons... apaisez-vous. Vous n'êtes pas changé ;  
Et si je puis ici former un préjugé  
Sur un dessein si prompt et sur votre colère,  
Nous pourrions aisément arranger votre affaire.  
On la dirait terrible, à voir votre courroux ;  
Mais je m'en vais gager, cher Alceste, entre nous,  
Que ce nouveau désastre est au fond peu de chose.

**ALCESTE.**

C'est un amas d'horreurs dans l'effet, dans la cause ;  
Et vous déjà, monsieur, qui me désespérez,  
Qui jugez de sang-froid ce que vous ignorez,  
Voyez s'il fut jamais une action plus noire  
Que le trait... Attendez ! avant que cette histoire,  
Qui sera pour notre âge un éternel affront,  
Vous fasse ici dresser les cheveux sur le front,  
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence  
Un ordre assez pressant et de grande importance.

Circule et s'établit avec autorité,

Malgré tous les penseurs et les gens de science,  
Je veux l'examiner en bonne conscience,  
Et, quand j'ai bien pesé le pourquoi, le comment,  
Les causes, les effets, selon mon jugement,  
Si mon esprit hésite et craint quelque méprise,  
Je parrais gros jeu que c'est une sottise.

**PHILINTE.**

A ce compte, pourquoi vous voit-on si souvent  
Charger à corps perdu sur des moulins à vent ?

**ALCESTE.**

Je suis fier, dans ce monde où règne l'imposture,  
D'être le Chevalier de la Triste Figure ;  
Don Quichotte est mon homme, et, retenez cela,  
J'admire ce héros, monsieur Sancho Pança.  
Le métier de railleur sans doute est plus commode,  
Et les gens de grand cœur ne sont pas à la mode.

**PHILINTE.**

J'en conviens ; mais il faut un peu d'humilité :  
Vous toisez de bien haut la pauvre humanité ;  
Le sage est indulgent, et la philosophie  
Est celle qui l'élève, et non qui la défie.

**ALCESTE.**

Brisons là. Je ne sais par quels coups du hasard  
Aujourd'hui tout conspire à troubler mon départ.  
Enfin.

*Dubois entre et échange un signe d'intelligence avec Philinte.*

#### Texte 4. COURTELINE, *La Conversion d'Alceste*, 1905

*La pièce se passe chez Alceste, six mois environ après le Misanthrope de Molière. Les personnages, Alceste, Philinte, Oronte et Célimène portent les mêmes costumes que dans le Misanthrope. Seul, Alceste a changé la couleur de ses rubans.*

##### SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE

**ALCESTE**

Philinte, je vous sais bon gré de vos avis;  
Je les ai médités longuement, puis suivis,  
Et cet aveu peut-être a lieu de vous surprendre,  
Je conviens que la vie est à qui sait la prendre.  
Oui, c'est mal rendre hommage à la divinité  
Que fixer sur son œuvre un œil trop irrité.  
Au pardon qui sourit la sagesse commence;  
I n'est pas d'équité sans un peu de clémence;  
Tel se casse les reins en tombant dans l'excès,  
Qui fait du monde entier l'objet d'un seul procès.  
Aussi, sans m'aveugler aux défauts qu'on lui trouve,  
Je prétends désormais, d'une vision neuve,  
Envisager ses torts, — mieux, ses petits travers, —  
Et sortir de la peau de l'homme aux rubans verts.  
Assez et trop longtemps ma folle turbulence,  
Aux ailes des moulins butant ses fers de lance,  
Vint faire la culbute en l'herbe des fossés,  
Le nez en marmelade et les jupons troussés.  
Ce n'est pas tout, d'ailleurs. Ma loyauté robuste  
En ses emportements ne fut pas toujours juste.  
J'en garde le remords et suis mal satisfait  
D'avoir gourmé des gens qui ne m'avaient rien fait.  
C'est ainsi que jadis, j'en conviens et sans honte,  
J'eus tort, Philinte, tort, grand tort avec Oronte.  
I est irréprochable à ce que j'en connais!  
I malmène la Muse et fait mal les sonnets,  
Soit! Mais me force-t-il à les signer? En somme,  
S'il est mauvais poète, il est fort honnête homme.  
Donc, quel besoin pour moi, quelle nécessité,  
De lui cracher son fait avec brutalité?  
Sa révolte est choquante où le dédain s'impose,  
Et c'est le fait d'un fou que s'emporter sans cause.

**PHILINTE**

J'ai peine à retrouver l'Alceste d'autrefois  
Dans celui qui pourtant me parle par sa voix.  
Un cœur pacifié qu'on n'y soupçonnait guère  
Bat-il sous le harnois du vieil homme de guerre,  
Ou votre esprit chagrin veut-il plus simplement  
Me donner ma surprise en divertissement?  
Qu'un langage aussi neuf me causerait de joie, Si...

**ALCESTE**

Ma sincérité paye en bonne monnaie,  
Philinte, et c'est l'excès de mon seul repentir  
Que vous trahit ma bouche inhabile à mentir.  
Oui, mon esprit baigné de nouvelle lumière  
Se rouvre, grâce à vous, à sa candeur première.  
Je renais au bonheur d'être indulgent et bon,  
Et le calme en mon cœur rentre avec le pardon.

Plus d'une fois pourtant, bafouée, outragée,  
Votre prudence, ami, fut mal encouragée;  
De vos sages conseils je méconnus le prix...  
Je m'excuse humblement de n'avoir pas compris.  
J'étais aveugle et sourd, et c'est là ma défense.

**PHILINTE**

Alceste, un mot de plus me serait une offense,  
Brisons sur ce sujet.

**ALCESTE**

Qui fut dur pour autrui  
Doit à sa probité de l'être aussi pour lui.  
Ma conscience et moi ferions meilleur ménage  
Si je n'avais joué d'un si sot personnage  
Et si j'eusse rossé le pauvre genre humain  
De moins de coups baillés au hasard de la main.  
A mes yeux dessillés, chaque jour, se révèle  
De quelque ancienne erreur quelque marque nouvelle;  
En un second procès je m'étais engagé;  
Eh bien, depuis hier, le procès est jugé,  
Et je dois confesser que, contre mon attente, Ma cause a...

**PHILINTE**

Triomphé?

**ALCESTE**

De manière éclatante!

**PHILINTE**

Fort bien!

**ALCESTE**

Ainsi riposte avec grandeur la Loi,  
Naguère, injustement prise au collet par moi.  
Et Célimène, encor!... Doux, et tendre, et jeune être!  
Que je restai longtemps malpropre à la connaître,  
Et que l'égarement de mes transports jaloux  
Fut dur à ses vingt ans traqués comme des loups!  
De longs jours, de longs mois, marquant d'effronterie  
L'innocent enjouement de son espièglerie,  
Hargneux à sa jeunesse, aveugle à sa pudeur,  
De mon lâche soupçon j'insultai sa candeur!  
Avouez qu'elle eût pu, de quelques représailles  
Avec quelques raisons gâter nos épousailles!  
Il n'en fut rien, pourtant. Depuis que sur nos mains,  
L'amour serra les nœuds du plus doux des hymens,  
Célimène, à mes vœux souple et conciliante,  
Reflète, à s'y tromper, des grâces d'Éliante,  
Egayant ma maison, rassurant mon honneur,  
En toute occasion fait paraître un grand cœur.  
Oui, Philinte, au butor qui l'avait mal jugée,  
Elle sourit, pardonne, et pense être vengée  
De sa seule vertu triomphant noblement,  
Et laissant aux remords le soin du châtement!...  
(*Soupirant.*)